Chaque fascicule contient un récit complet.

NICK CARTER

LE GRAND DÉTECTIVE AMÉRICAIN

Le Docteur Quartz.

No. 22. Prix: 25 Centimes.

DOCTOR QUARTZ, THE SECOND

OR

THE GREAT FREIGHT CAR MYSTERY

BY THE AUTHOR OF "NICK CARTER"

Trois des étrangers gisaient à terre avant d'avoir pu se servir de leurs armes Les deux autres ne cherchaient qu'à fuir.

Le docteur Quartz

ou

Une trouvaille à donner le frisson.

Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Les cas extraordinaire de Jeremy Stone.

Comme l'express arrivait en gare, le fameux détective américain Nick Carter se prépara à descendre de la plate-forme réservée aux fumeurs à l'avant du train. Le quai était encombré de voyageurs et de flâneurs. En y posant le pied, il lâcha, à dessein sa valise, et de façon si maladroite, qu'elle lui fit faire un faux pas sur les planches, où il faillit, — du moins il en eut l'air, — s'étaler de tout son long.

— Au diable toutes ces planches de sapin mal raboté! s'écria-t-il d'un ton de fureur bien simulée, où se reconnaissait sans peine l'accent traînant et nasillard, caractéristique d'un fermier yankee.

Il se releva péniblement, saisit rageusement la valise qui lui avait échappé des mains, puis se moquant de lui-même, il ajouta:

— C'est Miranda qui en aurait poussé des joyeux: «Ah, ah, ah!» si elle m'avait vu ainsi faire la culbute! Jarnicoton! Jérusalem! Malheur, va!

Les personnes qui se trouvaient autour de lui riaient d'un air bon enfant et sans malice, de sa mésaventure. Il s'avisa du fait, et se retournant brusquement, il interpella l'homme qui se trouvait le plus rapproché de lui.

— Dites donc, Mister, peut-être que vous pensez que vous auriez fait ça mieux que moi, hein? Je ne crains pas de le dire, je peux conduire un joug de bœufs aussi bien que le premier venu; je peux défouir plus de pommes de terre en une heure que n'importe quel gars du Comté de Wyndham, là-bas dans l'État de Vermont; mais je ne pourrai jamais m'y faire, je serai toujours inquiet et mal à l'aise dans ces diables de longs trains de chemin de fer qui tournent comme une queue de serpent! Et voilà bientôt toute une semaine que je suis dans ces maudites machines! Quand je m'en retournerai, je ferai la route à pied, çà c'est sûr... Dites-moi!

— Eh bien, monsieur? demanda l'homme auquel il avait adressé la parole et qui ne pouvait s'empêcher de rire de ces étranges propos.

— Ne me donnez pas du monsieur, s'il vous plaît! Je suis simplement Joshua Juniper, tout court, voilà ce que je suis!... Josh, c'est le nom dont on me nomme la plupart du temps, là-bas, dans l'est. Mais dites donc!

— Eh bien?

— Cet endroit-ci, c'est bien Kansas City, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Alors, où est la ville? Je ne vois qu'une quantité de voies ferrées, une rivière sale et boueuse et un morne escarpé. Y a-t-il une ville quelque part, aux environs?

— Oui, derrière le sommet de ce morne. Vous n'avez qu'à prendre le train...

— Oh! non, pas moi!... Non, jeune homme, non, sur votre vie! J'ai pris toutes les voitures que je devais prendre pour aller où je vais; je les ai prises, et j'y ai été suffisamment pris comme ça... La voiture de mes jambes, c'est assez bon pour moi; voilà vraiment ce qui me convient... Alors, il faut grimper cette colline-là?

— Oui, tout droit, jusqu'en haut.

— Diable! Dites donc, est-ce qu'il n'y a pas un sentier, quelque chose à suivre?

— Il y a la rue où passent les tramways. Vous n'avez qu'à suivre les rails. Vous trouverez que c'est dur à monter à pied, je vous préviens.

— Dur!... Dites donc, avez-vous jamais grimpé le Glebe, le vieux Cobble, Markham, ou une autre de nos petites collines, là-bas dans le Vermont?... Non?... Eh bien! les gars qui sont élevés au milieu de de ces collines se moqueraient joliment de votre petit morne, ils n'en feraient pas le moindre cas.

— Ça! diraient-ils, ça n'existe pas! et ils l'écarteraient de leur chemin d'un coup de pied, voilà tout... Dites donc!

— Eh bien?

— Vous ne connaîtriez pas, par hasard, un individu qui est à la tête d'un musée à dix sous l'entrée, hein?

— Si, je le connais.

— Allons donc! quelle bonne blague! Je me demande si vous connaissez vraiment Jeremy Stone, hein?

L'homme eut un mouvement de surprise évidente, scruta d'un œil attentif le visage imperturbable de Nick Carter, et répondit:

— Oui, je connais cet homme-là.

— Allons donc! Vous le connaissez, vraiment? En êtes-vous bien sûr?... Diable! dites donc!

— Eh bien?

— Ne pourriez-vous pas me dire où je pourrais le trouver?

— Vous lui parlez en ce moment, répondit froidement l'homme.

— Jarnicoton! s'écria Nick simulant admirablement la surprise. Voilà qui est de plus en plus fort! Dites donc.

— Eh bien?

— J'ai dans ma poche une lettre pour lui.

— Alors vous ferez bien de me la donner, car je suis Jeremy Stone, répondit l'étranger.

— Oui, reprit Nick comme s'il n'avait pas entendu; j'ai un ami là-bas, dans l'est, qui m'a dit que Jeremy Stone désirait se procurer un nouveau phénomène, et il est d'avis que je suis le plus étrange phénomène qu'il ait jamais connu, alors il m'a donné une lettre d'introduction.

— Très bien, voyons-la.

— Il m'a dit que peut-être vous seriez sur le quai de la gare à m'attendre, et je me suis dit tout de suite que vous étiez Jeremy, quand je vous ai aperçu.

— Où est la lettre?

— La voici.

Et Nick exhiba une enveloppe toute chiffonnée qu'il tira avec peine de sa poche et qu'il remit entre les mains de son interlocuteur, que ce manège amusait considérablement.

— Vous ferez peut-être bien d'aller un peu plus loin, du côté de cette fenêtre là-bas, pour pouvoir la lire à votre aise, ajouta-t-il; car je vois toute une file de oous en caoutchouc qui s'allongent vers nous, plus nombreux que je n'en ai jamais vu là-bas dans l'est; il n'y a pas d'erreur!

Plusieurs spectateurs oisifs, que cette scène avait attirés et qui s'étaient approchés par curiosité, se reculèrent vivement en entendant cette remarque désobligeante. Nick jeta un regard circulaire sur ces importuns qui battaient en retraite, et sourit malicieusement, pendant que Jeremy Stone, se conformant à son conseil, traversait le quai, dans la direction d'une fenêtre voisine. Là, à l'abri des regards indiscrets, il ouvrit la lettre que lui avait remise le faux paysan.

Alors il s'aperçut, à son grand étonnement, que c'était une lettre qu'il avait écrite lui-même et expédiée à Nick Carter la semaine précédente. Elle était conçue en ces termes:

Mon cher Mr. Carter!

Vous verrez par l'entête de cette lettre que je m'occupe, comme par le passé, de l'exploitation d'un musée populaire, bien que j'aie transporté mon établissement, si avantageusement connu dans les deux hémisphères, de San Francisco à Kansas City. Le hasard ne nous a pas remis en présence depuis les fameuses affaires du redoutable et célèbre Dr. Quartz, pour lesquelles j'eus recours à votre habileté, il y a de cela plusieurs années. Vous n'avez pas sans doute oublié que ce fut sur mon appel et à mon instigation que vous vîntes, à cette époque, dans l'ouest pour pénétrer certains mystères inquiétants.

Eh bien! j'ai maintenant à vous entretenir de quelque chose de tout aussi mystérieux, et si je ne savais pas que le Dr. Quartz est mort, je dirais que c'est lui, ou son spectre, qui a manigancé cette nouvelle affaire.

Si vos nombreuses occupations vous le permettent et s'il ne vous déplaît pas de pousser jusqu'ici pour étudier ce cas, je m'engage à payer tous vos frais de déplacement en y ajoutant quelque chose qui en vaudra la peine, soit que vous acceptiez de vous

charger de l'affaire, soit que vous y renonciez. Mais si vous acceptez, eh bien! vous me connaissez, vous n'aurez pas à vous en repentir.

Envoyez-moi un mot par le télégraphe et j'irai à votre rencontre à la gare.

La lettre était signée de son nom, Jeremy Stone. C'était sans aucun doute, la lettre authentique qu'il avait écrite et adressée au célèbre détective.

Alors une pensée rapide lui traversa l'esprit: le naïf paysan qui prétendait venir de l'État de Vermont n'était autre que Nick Carter, qui avait mis en défaut sa perspicacité et devait énormément s'amuser en lui-même à ses dépens.

Alors il plia la lettre, la mit dans sa poche et revint à l'endroit où le détective l'attendait patiemment, et où une foule considérable de cous en caoutchouc, suivant la comique expression de Joshua Juniper, s'était réunie, dans l'espoir d'utiliser leur extensibilité à regarder de plus près quelque incident grotesque.

— Très bien, Mr. Juniper! dit-il. Si vous ne voulez pas monter dans le tramcar, vous n'aurez pas d'ojection, j'imagine, à prendre une voiture ordinaire, n'est-ce pas?

— N'importe quel véhicule, depuis une charrette à foin jusqu'à un boghei de course, fera joliment mon affaire, Mister Stone, répondit Nick sans hésitation.

— Par ici, alors, venez avec moi.

Et, Jeremy Stone le précédant, tous deux traversèrent la station au milieu des badauds désappointés.

Peu de temps après les deux hommes étaient confortablement assis dans une voiture fermée qui se dirigea à vive allure du côté de la ville.

— Vous vous êtes payé ma tête dans les grands prix, Nick, pour une fois. Je n'y ai vu que du feu, dit Stone.

— Vraiment? Eh bien, je l'ai fait uniquement pour me conformer aux principes généraux de ma profession. Vous ne m'avez aucunement informé, vous savez, de la nature de l'opération à entreprendre, et j'ai pensé qu'il était préférable, en tout état de cause, de venir ici, sans le crier sur les toits. Où allons-nous maintenant?

— J'ai pensé à vous conduire au Coates House.

— C'est ridicule! Vous n'y demeurez pas, n'est-ce pas?

— Non, j'ai un appartement de garçon dans Oak Street.

— Eh bien, allons-y! L'endroit est tranquille, n'est-ce pas?

— Oui, assez tranquille.

— Alors c'est juste ce qu'il nous faut.

Quand ils furent enfin dans l'appartement de Mr. Stone et que Nick, ayant enlevé son déguisement, parut sous les traits et le costume ordinaire de Nick Carter en personne, les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre à une table entre les deux fenêtres.

— Eh bien! maintenant, dit Nick, entrant sans plus tarder dans le vif de la question, qu'est-ce qui se passe? Vous voyez que je vous ai pris au mot et que je me hâte de répondre à votre appel.

— C'est vrai, et j'avoue que j'en suis très content.

— Le fait est, dit Nick d'un air songeur, en rappelant ses souvenirs, que je n'ai jamais retiré d'aucune affaire la somme d'expérience que j'ai trouvée dans le cas du Dr. Quartz, et je me suis figuré que vous ne vous seriez pas décidé à m'écrire pour me faire venir, comme vous l'avez fait, si vous n'étiez pas raisonnablement certain que la chose est vraiment importante.

— Assurément.

— D'un autre côté il se trouve que j'ai des loisirs; c'est-à-dire, j'ai voulu m'en procurer. Je désirais m'absenter de New-York pendant quelque temps. On semble croire là-bas que je suis une simple machine à vapeur et qu'il suffit d'y jeter du charbon à la pelle pour me faire marcher sans relâche nuit et jour. A vous dire la vérité, mon cher monsieur, il semble bon parfois de s'éloigner pendant quelque temps.

— Je ne suis pas loin de partager cette opinion.

— Eh bien, racontez-moi votre affaire, Stone.

— Elle ne manque pas d'élégance, et elle est faite pour plaire à un amateur, je crois. Vous n'avez pas oublié que l'autre affaire était relative à une caisse à piano; eh bien! cette fois-ci, il s'agit d'un wagon entier de marchandises.

— En effet, je me souviens. L'autre fois, vous aviez acheté aux enchères une caisse à piano avec son contenu, à une de ces ventes où l'entreprise de transports connue sous le nom d'Express Company, se débarrasse des marchandises non réclamées. Vous vous attendiez, comme c'était bien naturel d'ailleurs, à trouver dans cette caisse un beau piano droit; mais au lieu de cet instrument de musique, vous n'aviez qu'une caisse vide tendue d'étoffes et capitonnée dans le meilleur style, et garnie d'une doublure intérieure en feuilles de plomb, pour lui donner le poids vraisemblable. Et nous découvrîmes, vous et moi, qu'une femme et un homme avaient fait le voyage de New-York à la côte du Pacifique dans ce peu banal compartiment.

— C'est bien cela; et nous découvrîmes aussi que l'homme, qui se trouva être le Dr. Quartz, avait assassiné la femme qui l'accompagnait, etc, etc...

— Parfaitement.

— Eh bien! si cette nouvelle affaire ne surpasse pas l'autre, je ne suis qu'un Iroquois, voilà tout.

— De quelle manière?

— De toute manière. Vous n'avez jamais de votre vie vu chose aussi complète et parfaite. C'est pratiquement la répétition de la première affaire, mais avec des perfectionnements. A moins que je ne me trompe grossièrement, un second Dr. Quartz vient d'entrer en scène qui peut donner à l'autre les atouts et le talon du jeu et le battre tout de même.

— Alors, il est joliment fort; pas d'erreur!

— Attendez un peu. Il faut que vous voyiez par vous-même, que vous prêtiez l'oreille. Je vous donnerai tous les détails et tous les renseignements que je connais moi-même au sujet de cette singulière histoire. Après cela je vous conduirai sur les lieux, pour vous donner l'occasion de voir de vos yeux ce qui peut vous intéresser et vous aider à résoudre le problème. Et si vous ne dites pas que c'est une des énigmes les plus intéressantes qui soient venues à votre connaissance depuis longtemps, je veux bien avaler mon chapeau, voilà tout!

Le wagon de marchandises et son mystère.

— Écoutez mon histoire, dit Stone, en allumant un cigare et en se renversant sur sa chaise dans une posture aussi confortable que dénuée d'élégance.

Le matin du jour où je vous ai écrit cette lettre, je me suis rendu à la gare des marchandises pour y chercher un chargement que j'attendais.

— Pas celui-là, je suppose, interrompit Nick, une lueur maligne dans les yeux.

— Non, parbleu, non! Il était neuf heures du matin, à peu près, lorsque j'y arrivai, et je ne tardai pas à apprendre que le chargement que j'attendais n'était pas encore parvenu à destination. Ce sont des retards inévitables à certaines époques de l'année et je ne m'en inquiétai pas outre mesure. Le surveillant ou chef de la gare des marchandises, quel que soit le titre qu'il vous plaise de lui conférer — est une ancienne connaissance à moi; et comme je m'en allai, n'ayant rien de mieux à faire, je m'arrêtai auprès de ce brave employé pour faire un bout de causette. Je lui offris un cigare qu'il daigna accepter, sans se faire prier; nous nous assîmes sur un «truc» à transporter les bagages, et la conversation s'engagea familière et cordiale.

Pendant que nous discourions, je remarquai un wagon de marchandises, sur l'une des voies de déchargement. Il paraissait presque neuf, et pour une raison qu'il me serait impossible d'expliquer, l'aspect de ce wagon semblait exercer sur moi une certaine fascination. J'appelai bientôt l'attention de Durland — c'est le nom du chef de gare — sur la voiture qui m'intriguait.

— Qu'est-ce que ce wagon? lui demandai-je.

— Que le diable m'emporte si je le sais! répondit-il aussitôt. Je voudrais pourtant bien le savoir.

— Pourquoi donc? lui demandai-je encore.

— Eh bien! il y a d'abord l'ennui: ce wagon me gêne, il obstrue la voie, dit-il. Je l'ai déjà fait changer de place bien des fois, tant de fois que j'en suis dégoûté. Pour le moment, je l'ai remisé en cet endroit où il me cause moins d'embarras. On devrait le réclamer; mais personne ne semble s'inquiéter de ce qu'il peut y avoir dedans, et, quoi qu'il y ait, on ne paraît pas du tout pressé d'en prendre livraison.

— Alors c'est un wagon qui a une histoire!... Racontez-la-moi! m'écriai-je, cédant à une curiosité de plus en plus excitée.

Voici ce qu'il me raconta:

Le wagon l'embarrassait déjà depuis trois semaines; il y a donc quatre semaines environ qu'il est arrivé. Il est consigné au nom de Z. T. Rauk, Esq.' avec cet avis qui se trouve également inscrit sur la lettre de voiture qui l'accompagne: Gare restante; le garder à la disposition du propriétaire, jusqu'à ce qu'il vienne le réclamer.

— Hum!

— C'est justement ce que j'ai dit, fit Stone en guise de commentaires.

Or, continua-t-il, je n'ignore pas que ce n'est pas une chose extraordinaire de voir de pareils avis inscrits sur les wagons, mais à condition que l'on observe les trois articles du règlement relatifs à des cas semblables.

— Quels sont ces trois articles du règlement?

— D'abord une déclaration faite sous serment devant un magistrat, doit accompagner la lettre de voiture, affirmant que le wagon ne contient aucune substance périssable, combustible ou explosive, et un tas de choses de ce genre dont je vous fais grâce. Deuxièmement, la compagnie a le droit d'exiger cinq dollars par jour pour chaque jour dépassant la semaine accordée pour stationnement sur les rails, si le wagon n'est pas réclamé dès son arrivée à son point de destination; en outre, une somme suffisante pour couvrir l'indemnité d'un retard de trente-et-un jours, doit être versée en garantie à la caisse de la compagnie. A l'expiration de ce délai, la compagnie a le droit d'ouvrir le wagon, et d'en transporter le contenu dans les magasins de la gare, où il pourra être mis en vente aux enchères publiques; ou bien encore, le contenu du wagon pourra être vendu, tel quel, sur les indications de la lettre de voiture, et sans qu'il soit nécessaire de le faire voir à personne,

toujours au plus offrant et dernier enchérisseur. Troisièmement enfin, il doit y avoir assez de place dans la gare des marchandises pour remiser le dit wagon pendant les trente-et-un jours stipulés. Voyez-vous?

— Oui, je comprends.

— Eh bien, ce wagon ne porte la marque d'aucune compagnie de chemin de fer qui en serait la propriétaire. Il n'y a aucun signe extérieur pour montrer à qui il appartient.

— D'où a-t-il été expédié? demanda Nick Carter.

— De Philadelphie.

— Quelle est la compagnie expéditrice?

— La P. R.

— Et vous êtes bien certain que ce n'est pas un de ses wagons?

— Il n'appartient à personne. Il a été expédié comme étant un wagon de la P. R., mais il n'existe aucun signe pour indiquer qu'il lui appartient. D'ailleurs on s'est livré à des recherches actives, et un examen sérieux a démontré qu'elle n'a pas de wagon portant le numéro peint sur celui-ci.

— Comment le savez-vous?

— Parce que j'ai écrit deux lettres, l'une à une compagnie de transports pour demander des renseignements sur le wagon dont je donnais le numéro, et l'autre à la compagnie P. R.. lui posant la même question. Ni l'une ni l'autre n'en avaient jamais entendu parler.

— Mais...

— Ne voyez-vous pas, Mr. Carter, que ce wagon a dû leur être passé en fraude d'une façon ou d'une autre? La lettre de voiture a été faite à la hâte, et les employés ont pensé que c'était pour un des wagons de la compagnie; en un mot l'individu qui a expédié le wagon, a su, par un moyen quelconque, leur faire prendre des vessies pour des lanternes. C'est un gaillard de première force.

— Allons, vous êtes en train de construire un roman de toutes pièces, mon cher Stone!

— Oh! patience! je ne vous ai pas encore tout dit. Veuillez m'écouter jusqu'au bout, Mr. Carter.

— Allez de l'avant!

— La lettre de voiture mentionne le contenu du wagon, qui consisterait en meubles, marchandises ordinaires, etc., et constate que tous les règlements applicables à des transports de cette nature ont été rigoureusement observés par l'expéditeur.

— Eh bien, quoi alors? Ne m'avez-vous pas dit qu'il y a un délai de trente jours; il n'est pas encore expiré.

— Le trente-et-unième jour expirera après demain, si je ne me trompe pas dans mes calculs.

— En ce cas, et suivant toute probabilité, Mr. Z. T. Rauk viendra réclamer son wagon à ce moment-là.

— Je ne le crois pas. Et c'est là le point délicat.

— Pourquoi pas?

— C'est assez bizarre. Voyons! prenez ce morceau de papier qui est sur la table et écrivez le nom de Z. T. Rauk.

— Bon, c'est fait. Et puis après?

— Lisez le nom maintenant, à l'envers, de droite à gauche, sans passer une lettre.

— KUARTZ, lut Nick à haute voix; alors il leva vivement la tête.

— Tout ce qui vous reste à faire, maintenant, Mr. le détective, c'est simplement de mettre Q à la place de K, dit Stone d'un air important.

— Je vois, dit Nick, vous avez fait en sorte que ce nom devienne ainsi Quartz.

— C'est ce que j'ai fait, oui, monsieur.

— Le mot KUARTZ se prononce en effet comme Quartz, s'il s'écrit un peu différemment, à une lettre près; c'est ce que vous avez découvert, n'est-ce pas?

— C'est très bien cela. Il ne peut se prononcer autrement.

— Et c'est là-dessus, sur cette simple consonnance, ou coïncidence, assez curieuse d'ailleurs, que votre imagination a construit un vrai roman, hein?

— Je crois que vous ferez comme moi, avant d'en avoir fini avec cette histoire.

— Mais tout votre pain ne sera que de la pâte, si Mr. Rauk, en dépit de vos prévisions, paraît demain ou après-demain pour réclamer son bien.

— Il n'a pas donné jusqu'ici preuve de son existence et je ne pense pas qu'il vienne.

— C'est tout ce que vous savez au sujet de ce fameux wagon qui vous préoccupe à ce point, Stone?

— Pratiquement, oui, c'est bien tout ce que j'en sais; mais je m'attends, — j'en ai un pressentiment presque aussi fort qu'une conviction, — à ce que nous découvrions dans ses flancs un mystère plus terrifiant que celui de la caisse du piano.

— Si ce monsieur Rauk ne paraît pas pour réclamer ce qui lui appartient, la compagnie de chemin de fer fera ouvrir le wagon après-demain, suivant ce que vous m'avez dit, si, du moins, je vous ai bien compris.

— La compagnie n'est pas obligée d'en arriver là. Elle réclame uniquement le droit de le faire, au cas où elle aurait besoin du wagon en question ou de l'emplacement qu'il occupe depuis si longtemps.

— Eh bien!

— Dans le cas présent, la compagnie n'a pas besoin du wagon par la raison toute simple que le wagon ne lui appartient pas; il n'a pas été réclamé,

et la compagnie n'a pas besoin non plus de l'emplacement qu'il occupe.

— Ce qui ne l'empêchera pas, sans doute, d'ouvrir le wagon pour en vendre le contenu, quel qu'il soit, aux enchères publiques, quand il lui en prendra fantaisie, n'est-ce pas?

— Souvenez-vous que je vous ai dit que la compagnie avait le droit de procéder de la sorte, mais qu'elle avait aussi le droit de vendre le contenu du wagon sans l'ouvrir au préalable, à l'aveuglette, comme nous disions quand nous étions enfants.

— Mais est-il vraisemblable qu'il se trouve une personne assez folle pour acheter ainsi chat un poche?

— Oui, moi! Je m'engage à acheter non seulement le chat, mais encore la poche.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, pour parler clair, que j'ai déjà proposé à la compagnie de lui verser une grosse somme pour le lot entier, si personne ne se présente pour le réclamer.

— Dites-vous que vous avez offert d'acheter le wagon ainsi que son contenu?

— Parfaitement.

— Mais, mon cher monsieur, comment la compagnie pourra-t-elle légalement vous vendre quelque chose qui ne lui appartient pas et vous en donner un reçu valable.

— J'ai tout prévu et il est convenu que je dégage la compagnie de toute responsabilité en cas de revendications futures; j'ai signé l'engagement formel que, si quelqu'un réclame plus tard ce wagon en fournissant la preuve qu'il en est bien le propriétaire, je le restituerai en bon état au dit propriétaire et payerai tous les dommages qui auront pu survenir pendant le temps que je l'aurai eu en ma possession.

Bref, la compagnie accepte volontiers les conditions, si le wagon n'a pas fait l'objet d'une réclamation dans le laps de temps stipulé.

La compagnie n'a aucune réserve à faire sur le chargement du wagon, car tous les frais de transport exigibles ont été payés d'avance.

La seule responsabilité qu'elle puisse vraisemblablement avoir à encourir se rapporte à la restitution du wagon. Si donc je lui donne une garantie contre cette éventualité et que, d'autre part, je lui offre un profit pécuniaire, elle a plus d'avantage à traiter avec moi sur ces bases qu'à garder un wagon non réclamé, encombrant les voies de garage pendant un temps que personne ne peut prévoir, n'est-ce pas vrai?

— C'est vrai.

— J'ai retiré un profit net de cent mille dollars dans l'affaire de la caisse du piano; je puis en conséquence me permettre de risquer, et de perdre, s'il le faut, dix mille dollars dans cette nouvelle spéculation. Si, d'un autre côté, elle est fructueuse, comme je pense qu'elle le sera, j'y gagnerai encore cent mille dollars — ou même davantage. Voyez-vous la situation, mon cher Carter?

— Oui, je vois.

— J'ai le tempérament d'un spéculateur. En exploitant un musée à dix sous d'entrée, je gagne mon argent en courant de gros risques. C'est comme un fermier qui sème du blé. Si la récolte est bonne, il gagne de l'argent; si la récolte est mauvaise, il en perd. Je sème mon argent, exactement comme il sème son blé. Voilà le résumé de la chose.

— Ainsi vous avez terminé vos arrangements, tels que vous me les avez expliqués, avec la compagnie, et si le wagon n'est pas réclamé, il devient votre propriété, c'est bien cela, n'est-ce pas?

— Oui, à une condition, c'est qu'on ne mette pas d'enchère sur la somme que j'ai proposée.

— Oh! je vois. Il sera nécessaire de faire une vente publique, après tout, n'est-ce pas?

— Certainement. Lorsqu'on annoncera la vente publique, ce qui se fera, à dix heures du matin, après-demain, mon offre sera proclamée. S'il se trouve sur les lieux quelqu'un qui ait plus envie que moi d'être l'acquéreur du wagon, il fera une offre supérieure à la mienne — s'il le peut; sinon, j'entre en possession du tout, voilà!

— Votre offre est déjà inscrite dans les bureaux de la compagnie, si je vous ai bien compris, n'est-ce pas?

— Oui, et l'engagement qui l'accompagne est déjà libellé, signé, scellé et tout ce qui s'ensuit. Ils ont aussi un chèque de la somme, dûment certifié et légalisé, qui me sera renvoyé, comme de juste, si la vente n'avait pas lieu, ou s'il se présentait un enchérisseur.

— Mais une supposition. Si le propriétaire légitime allait paraître au dernier moment?

— Eh bien, alors, il aura le droit de prendre livraison de son wagon, quand il aura établi ses droits de propriété. Je n'y perdrai rien, sauf ce que je devrai vous payer pour votre dérangement, ainsi qu'il a été convenu entre nous. Mais il ne viendra personne, mettez-vous cela dans la tête. Vous allez découvrir un mystère dans l'intérieur de ce wagon, aussi vrai que vous êtes un bon tireur qui ne manque jamais son but. C'est pour cela que je vous ai fait venir ici, Mr. Carter. C'est pour cela que je désire que vous ouvriez ce singulier wagon vous-même.

C'est une manière que j'ai de faire de la réclame, et je la crois bonne.

— Maintenant tout ce que vous avez à faire d'ici jeudi matin, c'est de passer votre temps agréablement. Jeudi matin, après dix heures et, dès que ce sera

possible, vous et moi nous pénètrerons dans le wagon pour en explorer le mystérieux contenu.

— Entendu! dit Nick.

La femme voilée.

Le détective avait expédié par les transports express les effets dont il pensait avoir besoin pendant son séjour à Kansas City. Dès que son entrevue avec Jeremy Stone fut terminée, il alla au bureau réclamer sa malle.

Il se mit ensuite à la recherche d'une tranquille maison de famille où il avait déjà pris pension lors d'un voyage dans cette ville, et où il avait trouvé, il s'en souvenait, des facilités particulières, pour l'exercice de sa profession. Une fois installé dans cette demeure, qu'il retrouva facilement, il procéda à un changement de costume complet: il revêtit un pantalon de toile, une vareuse, une casquette, de grosses bottes, et, sous cet accoutrement de manœuvre qu'il portait avec l'aisance d'un homme habitué à ces métamorphoses, il se dirigea vers la gare des marchandises que lui avait décrite son client, Jeremy Stone.

Il n'eut pas de peine à trouver Bill Durland, le surveillant, auquel il proposa ses services pour un travail quelconque.

— Il n'y a rien à faire en ce moment, l'ami, répondit Durland. J'ai plus d'hommes qu'il ne m'en faut. Peut-être qu'après la semaine prochaine, je pourrais vous embaucher comme extra.

— Très bien, dit Nick. Je repasserai par ici vous voir, vers cette époque. Dites donc, patron, on peut travailler à son aise dans votre chantier; tout a l'air en ordre et bien réglé.

— Pas d'erreur! j'y tiens la main aussi.

— Ça se voit. Allons, au revoir!... Quel drôle de wagon vous avez là! Quelle espèce de voiture est-ce donc?

— Lequel? demanda Durland sans lever les yeux.

— Celui-là.

Et Nick désigna d'un geste le wagon qui, d'après son aspect extérieur, devait être celui dont Stone lui avait parlé.

— Oh! dit Durland en levant les yeux et avec un sourire amusé, c'est un orphelin.

— Un orphelin? répéta Nick d'un ton interrogateur.

— Oui; il n'a ni père ni mère, que je sache. Personne ne le réclame; personne ne semble se soucier de lui, sauf Jeremy Stone. Que diable veut-il en faire? J'avoue que cela me dépasse et que je ne puis le deviner.

— Qui ça, Jeremy Stone? demanda Nick.

— C'est le directeur d'un musée populaire.

— Oh! dit Nick. C'est tout de même un wagon bien bizarre, ne trouvez-vous pas?

— Il n'est pas plus bizarre que les autres, à ce qu'il me semble, répondit Durland.

— Il n'y a pas de nom de chemin de fer écrit dessus; du moins je n'en vois pas. Est-ce qu'il y en a un?

— Ne vous ai-je pas dit que c'était un orphelin?

— Je croyais que c'était une plaisanterie.

— Non, je ne plaisantais pas. Ce wagon est arrivé ici de Philadelphie. La lettre de voiture mentionne qu'il est rempli de meubles. On va le vendre jeudi matin. Peut-être que vous auriez le désir de vous porter acquéreur? dit le chef de gare avec une politesse ironique.

— Eh, eh! patron, ça se pourrait tout de même... Dites donc?

— Quoi?

— Voulez-vous me permettre d'y jeter un coup d'œil?

— Certainement. Rien ne vous en empêche, si le cœur vous en dit.

Profitant des bonnes dispositions du surveillant, Nick Carter sauta du quai sur la voie, et s'approcha du wagon, qui avait éveillé les instincts de spéculateur de son ami Jeremy Stone.

Extérieurement, il avait l'aspect banal d'un wagon destiné au transport des marchandises, sauf qu'il paraissait tout neuf et qu'il ne portait aucune marque en couleurs, ni aucune indication.

Il était peint en rouge, mais en rouge sale. Il ne fallut pas longtemps à l'œil soupçonneux du détective pour remarquer cette particularité, et un léger examen lui suffit pour se convaincre que le peintre avait mélangé de la poussière à sa peinture afin d'obtenir une teinte moins vive et qui eût l'air moins récente.

Cette précaution n'avait pas donné tout le résultat désiré, car on pouvait apercevoir la supercherie, en y regardant d'un peu près. Cependant, dans un convoi d'autres wagons, il se serait suffisamment confondu avec ses voisins pour ne pas attirer l'attention, et un observateur ordinaire n'aurait pas eu l'idée de le regarder à deux fois.

Nick Carter n'était pas un observateur ordinaire. Commençant à l'un des bouts du wagon, il en fit le tour d'un pas lent et mesuré. Mais dans cet examen superficiel, qu'il ne pouvait prolonger sans éveiller la défiance du chef de gare, il n'aperçut rien qui le distinguât de milliers d'autres voitures de même espèce, si ce n'est qu'il était entièrement neuf.

Les panneaux aux deux extrémités ne différaient pas de ceux des autres voitures; les portes sur les côtés paraissaient être semblables aux autres. Il remarqua qu'elles étaient soigneusement scellées à la cire. Les ferrures aussi ressemblaient à celles des autres wagons, ainsi que les chaînes d'accouplement et les crampons, et tout cela était du dernier modèle.

C'était un wagon de construction récente et d'aspect tout moderne sous tous les rapports. Vu extérieurement, il ne présentait, à coup sûr, rien de mystérieux.

Il regarda l'étiquette collée contre la porte et ne put s'empêcher de sourire en déchiffrant le nom qui y était inscrit, car, maintenant, après tout ce que Stone lui en avait dit, il ne voyait que ce mot suggestif: Quartz.

Z. T. RAUK, ces lettres se détachaient de l'étiquette collée à la porte et se reflétaient dans ses prunelles; mais, en dépit de ses efforts pour échapper à l'obsession, de tous côtés il lisait le mot Quartz!

— Quelle absurdité! murmura-t-il. Quartz est mort, je le sais; j'en ai, je crois, la certitude. Il n'était pas capable, bien qu'il fût de son vivant l'homme le plus extraordinaire que j'aie connu, de se ressusciter lui-même, c'est bien certain. C'est une simple coïncidence, un rapprochement curieux, sur lequel Stone a édifié un roman tragique, une affaire à sensation... Mais c'est bon; je n'ai pas longtemps à attendre maintenant. Le wagon sera bientôt ouvert, d'une manière ou d'une autre.

Il allait s'en éloigner quand il s'aperçut que Durland était debout près de lui et l'observait curieusement. Un sourire malicieux éclairait sa bonne figure placide.

— Eh bien, dit-il, qu'en pensez-vous?

— Je n'en pense rien.

— Vous voulez l'acheter, hein?

— Je ne crois pas, mon vieux. Ça ne rentre pas tout-à-fait dans ma partie, répondit Nick d'un air détaché.

— C'est plutôt dans celle de Jeremy Stone, hein?

— Qui est-ce, Jeremy Stone?

— Je vous l'ai déjà dit, vous avez la mémoire courte; c'est le directeur d'un musée.

— Oh! Qu'est-ce qu'il va faire de cette machine-là?

— Est-ce que je sais? Il va l'empailler, je m'imagine, en faire une boîte à musique, lui apprendre à sauter à la corde, l'utiliser à «boucler la boucle», looping the loop. Vous pouvez me fouiller, si je le sais.

— Et personne n'en a réclamé la possession jusqu'à présent? demanda encore une fois Nick d'un air innocent.

— Pas une âme.

— Est-il venu quelqu'un pour la voir?

— Oh! deux ou trois personnes sont venues l'examiner, je crois. Hier dans l'après-midi, une femme s'est présentée ici, sous le prétexte de chercher des marchandises qu'elle attend depuis longtemps et qui ne lui sont pas encore parvenues; mais je ne suis pas de ceux qu'on trompe si facilement. Elle est venue ici uniquement pour regarder le wagon, aussi vrai que vous êtes de ce monde.

— Ah! et pourquoi désirait-elle voir cette voiture? En avez-vous une idée? demanda Nick, immédiatement intéressé.

— Vous pouvez aussi me fouiller pour ça. J'y ai pensé, et je suis arrivé à la conclusion que c'est Jeremy lui-même qui l'a envoyée, dit le chef de gare d'un air entendu.

— Oh! Stone! Après ça, vous avez peut-être raison. Comment était cette femme? demanda le détective, à l'affût de tout renseignement qui pourrait faciliter ses recherches.

— Devinez encore, camarade! Il me semble impossible de vous dire si elle était noire ou blanche. La seule chose dont je suis certain, c'est qu'elle avait la voix la plus douce, la plus mélodieuse que j'aie jamais entendue.

— Elle avait un voile sur la figure, hein? remarqua Nick, comme s'il venait de faire une grande découverte.

— Oui, un voile et des gants noirs qui montaient le long de ses manches jusqu'à ses épaules, si je puis dire ainsi, et un corps comme une... une...

— Une sylphide? lui souffla Nick en riant.

— Oui, je le suppose. Je ne sais pas trop ce que c'est que des sylphides; je n'en ai jamais vu; mais çà doit être quelque chose dans ce genre-là, j'imagine, répondit le chef de gare.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que cette femme voilée, dont vous n'avez pas vu la figure, mais qui vous a donné dans l'œil tout de même, patron, qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle venait pour examiner le wagon?

— Eh bien, mais, c'est parce qu'elle l'a examiné, parbleu! Elle me fit un tas de questions au sujet des marchandises qu'elle attendait censément, et tout-à-coup elle aperçut le wagon. Sans m'interroger davantage, elle traversa rapidement toutes les voies qui s'entrecroisent là, et elle se mit à examiner la voiture, pendant qu'assis là-bas sur le seuil de la porte, je l'observais en riant en moi-même, car il ne me fallut pas une minute pour lire dans son jeu, la pauvre innocente! Quand elle revint vers moi, je lui dis, d'un air naïf: C'est un joli wagon, n'est-ce pas, madame?

Elle me regarda pendant quelques instants, un peu interdite de ma remarque, puis elle me dit de sa voix mélodieuse :

— Les wagons des marchandises sont des choses si intéressantes.

— Ça, c'est vrai, lui dis-je.

— Que contient ce wagon ? demanda-t-elle.

Alors je lui répondis qu'elle pourrait me fouiller de haut en bas sans trouver une réponse à sa question. Personne ne paraît savoir ce qu'il y a dedans ; on ne sait même pas à qui il appartient, lui dis-je.

On va le vendre aux enchères publiques, jeudi prochain, à dix heures du matin. Vous auriez peut-être l'intention de l'acheter ? lui demandai-je.

— Je vous remercie bien, monsieur, de votre aimable complaisance.

Et voilà ma belle dame qui s'éloigne sans ajouter un mot.

— Est-il venu d'autres personnes avec le même but ?

— Oh, oui ! un homme est venu — ou plutôt deux hommes, pour être exact. Ils sont arrivés ensemble, il y a environ une semaine ; mais, pour ceux-là, je ne pourrais pas jurer que ce fût avec l'intention de regarder le wagon.

— Vous le pensez seulement, hein ?

— Ma foi ! ça en avait tout l'air. Ils sont donc, comme je vous le disais, arrivés ensemble à la gare vers cinq heures de l'après-midi. Ils prétendaient être à la recherche d'un wagon de marchandises en retard. Moi, supposant que ces hommes étaient les propriétaires du wagon non réclamé, je les y conduisis tout droit. Mais le plus gros des deux se contenta de lever les épaules, d'un air ennuyé, déclarant que ce n'était pas la voiture qu'ils cherchaient, et il s'éloigna en grommelant. Cependant, l'autre individu, son compagnon, le petit, — il n'était pas si petit que cela après tout, c'est seulement quand on le comparait à l'autre — voulut examiner le wagon de plus près, et il s'y obstina pendant plus de dix minutes avant de paraître convaincu de l'inutilité de cet examen.

— Après cela, qu'a-t-il dit, ou qu'a-t-il fait ? demanda Nick, de plus en plus intéressé.

— Rien du tout. Il a simplement allumé un cigare en déclarant qu'il pensait que ce wagon n'était pas celui qu'ils attendaient. Puis ils sortirent de la gare sans prendre la peine de chercher ailleurs, ce qui me donna à penser qu'ils étaient venus uniquement pour examiner celui-ci, car il y en avait sur les rails deux douzaines et même davantage qu'ils négligèrent d'aller examiner.

— Vous ne saviez pas qui ils étaient, hein ? demanda le détective qui aurait bien voulu trouver une piste à suivre.

— Nenni. Pourtant je connais de vue presque tous les commerçants et les hommes d'affaires de Kansas City, depuis le temps que je suis employé ici, à la gare.

— Vous connaissez un grand nombre de gens à cause de vos fonctions, n'est-ce pas ?

— Je m'en vante, camarade ! Par exemple, je vous reconnaîtrai la prochaine fois que vous viendrez ici, et je saurai de plus, quand vous serez parti, vous aussi, vous êtes venu ici pour jeter un coup d'œil sur cette voiture.

Nick se mit à rire bruyamment.

— Vous ne vous trompez pas, Durland, lui dit-il ; je reconnais bien là votre sagacité. Je pense que peut-être, si mes moyens me le permettent, j'achèterai le wagon et ce qu'il contient.

— Il vous faudra alors faire une offre sérieuse, si c'est votre intention, camarade, et dans les grands prix. Cela, je peux vous le dire.

— Pourquoi donc ?

— Eh bien, j'ai entendu dire, pas plus tard qu'hier, que Jeremy Stone, le directeur du musée, a offert une somme à vous faire dresser les cheveux sur la tête. D'un autre côté, si j'ai quelque connaissance de la nature humaine, il y aura à la vente de jeudi prochain quelqu'un qui mettra une ou deux enchères sur les offres de mon ami Stone, au nom de la femme à la voix mélodieuse.

— C'est votre opinion ?

— J'en mettrais ma main au feu.

— Pourquoi ?

— Eh bien ! je n'ai pas d'autres raisons de le croire que parce que je le crois ; et, si je ne me trompe pas, il y aura encore un amateur à cette vente, ajouta le chef de gare, qui n'était pas mécontent de montrer sa perspicacité à un étranger qui le contemplait avec un ébahissement admiratif.

— Allons donc ! Qui ça ? demanda Nick.

— L'un de ces deux hommes dont je vous ai parlé. Je ne serais pas étonné que ce wagon réserve quelque surprise amusante à la galerie avant que tout soit terminé, voyez-vous. Et, dites donc, à vous dire la vérité, je commence aussi à avoir la venette, quand j'y pense. J'espère qu'on ne va pas trouver la voiture remplie de cadavres !

La spéculation de Jeremy Stone.

Nick Carter se détermina, après réflexion, à ne pas se montrer à la vente du wagon.

Il avait naturellement l'intention de s'y trouver, et, en effet, il y assista, mais en qualité de simple spec-

tateur et sous un déguisement que le chef de gare, Bill Durland, malgré la sagacité dont il se targuait, aurait été incapable de découvrir.

Le détective éprouva quelque surprise, quand il constata le grand intérêt que cette vente excitait dans le public, attiré par le mystère qui entourait l'histoire de ce wagon non réclamé.

Il avait supposé que la présence de cette voiture en gare n'était connue que d'un petit nombre de personnes, en tête desquelles était Jeremy Stone.

Mais des nouvelles comme celles-là se répandent avec une rapidité extraordinaire, et, le jeudi matin, aux approches de dix heures, une foule curieuse et avide d'émotions s'assembla sur les terrains de la gare des marchandises, dans l'attente d'un évènement impressionnant ou grotesque.

Quand la vente fut annoncée, il y avait plus de cent personnes désireuses de voir et d'entendre ce qui allait se passer.

Le commissaire-priseur commença par faire connaître l'histoire du wagon à vendre, autant, du moins, qu'on pouvait la savoir.

— Bref, déclara-t-il en finissant, ce wagon a été expédié conformément aux règlements établis entre les compagnies des chemins de fer.

Et il exposa ce que Jeremy Stone avait déjà esquissé à grands traits au détective. Il ajouta:

— Le wagon est venu de Philadelphie, gare expéditrice. On ne peut en découvrir le propriétaire. La compagnie de chemin de fer qui l'a expédié n'en veut pas entendre parler et le refuse. Personne ne l'a réclamé jusqu'à ce jour, et le voici sous vos yeux, dans cette gare.

Je dois aussi vous informer, pour qu'il n'y ait pas de surprise pour l'acheteur, que, bien que d'après la lettre de voiture, ce wagon soit censé contenir des meubles et articles semblables et d'autres marchandises, le poids en est très léger. Il ne pèse que quelques miliers de livres de plus que son poids vide.

La compagnie n'a pas de droit légal pour mettre en vente la voiture; elle ne peut disposer régulièrement que du chargement contenu à l'intérieur. Cependant la compagnie a résolu de vendre le tout ensemble, contenu et contenant, à toute personne qui lui remettra un engagement écrit et, une garantie pécuniaire pour l'indemniser de toute perte s'il y avait des réclamations dans l'avenir.

Mr. Jeremy Stone, de cette ville, a offert un prix dans ces conditions, garanti par engagement régulier, et il a déposé une somme d'argent de même importance en garantie. Il a donc satisfait à toutes les obligations requises.

Je vais proclamer son offre, et si une personne ici présente est disposée à couvrir cette enchère et à donner des garanties aussi sérieuses que celles fournies par le dit Mr. Stone, cette enchère nouvelle devra être faite dans l'intervalle de cinq minutes à partir de la proclamation. Si, au bout de ce temps, il n'y a pas de surenchère sur le prix offert par Mr. Stone, le wagon avec tout ce qu'il contient lui sera adjugé sans constestation.

Mr. Stone a offert dix mille dollars.

Nick Carter était assis sur une caisse de tissus, assez rapproché du commissaire priseur pour pouvoir l'entendre, et placé de manière à voir les visages des personnes qui s'étaient assemblées pour assister à cette vente singulière; c'est-à-dire qu'il s'était mis un peu en arrière du commissaire priseur et que de la sorte il faisait face au public.

Il soumit à l'examen attentif de ses yeux de policier expert chaque figure qui lui semblait digne d'intérêt, et il n'eut pas de peine à distinguer dans la foule les deux hommes auxquels Durland avait fait allusion dans son récit: le gros homme et le petit homme.

Mais ce ne fut qu'au moment de l'ouverture de la séance quand le commissaire priseur fut monté sur son estrade, et commença à parler, qu'il s'aperçut qu'une femme assistait à cette réunion.

En effet, juste à ce moment, une voiture venait se ranger le long du quai de la gare; une femme entre deux âges, au visage anguleux et revêche, en descendait promptement, et, voyant que la vente allait commencer, elle se hâta de chercher un endroit d'où elle pût voir et entendre à l'aise.

Les rideaux de la voiture étaient tirés de telle sorte que le fameux détective ne put rien voir dans l'intérieur; mais il ne douta pas un instant que la personne qui se dissimulait si bien aux regards, ne fût la dame à la voix mélodieuse dont lui avait parlé avec admiration l'honnête chef de gare.

Il était convaincu que la femme aux traits anguleux qui était descendue de la voiture n'était pas celle qui avait charmé Bill Durland.

Cependant, lorsque le commissaire priseur eut déclaré les enchères ouvertes, il ne se trouva personne dans la foule pour élever la voix et faire une offre supérieure à celle de Jeremy Stone.

Les minutes s'écoulaient, au milieu d'un silence anxieux. La cinquième minute se passa sans qu'aucune voix interrompît ce silence.

Ni la femme revêche et anguleuse, ni l'un ni l'autre des deux individus remarqués par le chef de gare, ne semblaient prendre plus d'intérêt à la chose que les autres spectateurs venus là par curiosité,

Le commissaire-priseur, d'un mouvement brusque, pressa le boîtier de sa montre, qui se referma avec un petit bruit sec. Il remonta sur son estrade.

— Le délai est expiré, annonça-t-il d'une voix perçante. Ai-je entendu quelqu'un couvrir l'enchère de Mr. Stone?... Non?... Une fois! deux fois! trois fois!... Pas de surenchère?... Non?... C'est bien vu, bien entendu?... Adjugé à Mr. Stone dans les conditions convenues et tous droits réservés.

Il descendit de son estrade et se perdit au milieu de la foule pour retourner à son bureau.

Jeremy Stone, un peu à l'écart des spectateurs qui commentaient les incidents de cette adjudication singulière, souriait de contentement et se frottait les mains.

Alors il se dressa sur la pointe des pieds et regarda longtemps autour de lui, examinant chaque visage pour découvrir celui de Nick Carter. Il avait hâte de s'entretenir avec le fameux détective sur les suites à donner à cette affaire. Mais celui-ci, artiste consommé, s'était travesti de telle sorte que celui-là même qui avait fait appel à son expérience et à ses services ne le reconnut pas sous son déguisement. Il restait tranquillement assis à l'endroit qu'il avait choisi, sur la caisse de tissus, ouvrant les yeux et les oreilles pour se renseigner, comptant sur le hasard qui lui avait été si souvent favorable dans sa vie riche en aventures.

Dans les circonstances de la nature de celles-ci, qui créent des rassemblements et qui attirent les foules, on est sûr de trouver des jeunes garçons qui y viennent par badauderie ou pour trouver quelque course ou quelque commission à faire. Il eût été extraordinaire qu'il n'y en eût aucun à cette vente.

Il y en avait deux, assis sur une planche, juste devant le détective. Si Jeremy Stone n'avait pas été si occupé au moment de l'arrivée de Nick Carter à Union Station, il aurait remarqué que ces deux jeunes garçons étaient descendus de la même voiture que Nick Carter avait quittée pour s'étaler si piteusement sur le quai de la gare. Seulement, si son attention avait été attirée sur leurs personnes, il aurait vu qu'ils étaient sortis par l'autre porte du wagon et qu'ils avaient aussitôt disparu au milieu de la foule des voyageurs et des badauds réunis sur le quai.

Cependant Nick Carter, voyant qu'un grand nombre de personnes se rassemblaient autour de Stone qui continuait à se frotter les mains d'un air de jubilation, abandonna son poste d'observation pour s'approcher de l'heureux directeur du musée. Il fit en sorte, en opérant ce mouvement, de passer tout près des deux jeunes gens dont nous venons de parler.

— Patsy, dit-il à voix basse et, en remuant à peine les lèvres, vous allez suivre les deux hommes qui ont des chapeaux de soie. Venez au rapport chez moi, où vous savez, aussitôt que vous aurez appris quelque chose à leur sujet.

— Très bien, monsieur, répondit le fidèle Patsy, sans remuer ni tourner la tête.

— Et vous, Ten-Itchi, ajouta Nick, en prenant les mêmes précautions, je vous charge de suivre la femme et la voiture. J'ai tout lieu de croire que la personne qui m'intéresse le plus en cette affaire, est à l'intérieur de cette voiture, soigneusement cachée.

Puis il poursuivit son chemin vers Jeremy Stone, qui le voyait, sans doute, mais qui ne l'avait pas reconnu.

La foule, très excitée, lui demandait à grands cris à quel moment il avait l'intention d'ouvrir le wagon qu'il venait d'acheter; mais Jeremy, calme au milieu de cette effervescence, ne se lassait pas de sourire béatement et de se frotter les mains.

Enfin, de la voix dont il débitait ses boniments, le directeur du musée populaire fit l'annonce suivante:

— Messieurs, vous n'ignorez pas, j'en suis persuadé, que j'ai acheté cette machine-là par spéculation. J'ai déjà obtenu un permis de circulation des autorités de cette ville, pour transporter le wagon dont je viens de me rendre acquéreur en utilisant les rails du tramway de la principale rue de notre chère cité; et j'ai l'espoir, si aucun accident fâcheux ne se produit, qu'avant la nuit il sera remisé en sûreté dans l'enceinte de mon musée dont il constituera, je pense, l'une des nombreuses attractions.

Je ne saurais en ce moment vous dire avec certitude quand ce wagon et ce qu'il renferme seront soumis à votre bienveillante appréciation. La date en sera bientôt fixée et annoncée, comme il convient, par affiches et prospectus.

— Parbleu, oui! la bonne histoire! Et dans l'intervalle vous aurez le temps d'y fourrer n'importe quoi à votre fantaisie, pour nous faire croire ensuite que vous avez trouvé tout cela dans le wagon. C'est pas malin, vous savez! s'écria l'un des spectateurs.

— Je jure bien que non, par exemple! Ce n'est pas du tout ce que j'ai l'intention de faire. Le chef de la police et une délégation de citoyens choisis par lui seront présents à l'ouverture du wagon, et ils seront témoins que je n'ai pas truqué la machine, comme vous m'en croyez capable et comme vous ne craignez pas de l'insinuer.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne verra pas l'intérieur du wagon, avant qu'il soit remisé dans l'enceinte de mon établissement, conclut le directeur du musée.

Le prix d'entrée sera le même: dix sous.

Il se retourna pour donner quelques ordres, avant de s'éloigner; mais comme il le faisait, les yeux vifs et perçants de Nick Carter remarquèrent que le plus grand des deux hommes suspects avait adressé un clignement rapide et significatif à un troisième in-

dividu que le détective n'avait pas remarqué jusqu'alors.

Ce troisième individu sorti aussitôt de l'attroupement, et, affectant un air insouciant s'en alla d'un pas nonchalant dans la direction qu'avait prise Jeremy Stone.

— Ah! Ah! pensa Nick. C'est un de leurs intermédiaires. Je me demande s'il en sait bien long sur leur compte? Très probablement peu de chose. Cependant...

Il s'arrêta brusquement, et prenant une décision soudaine, lui aussi suivit, d'un pas nonchalant de flâneur oisif, les traces du directeur du musée et de l'homme suspect qui était aux trousses de celui-ci.

Stone s'arrêta une fois sur le chemin qui le conduisait au tramway et regarda longtemps derrière lui. Il était évidemment désappointé de ne pas voir paraître le détective, avec qui il avait hâte de se consulter. Après avoir réfléchi un instant, un sourire illumina son visage mobile et il se dit tout bas:

— Impossible de deviner ce que machine Nick Carter.

Rassuré par cette explication, qui n'en était pas une, il alla décidément chercher son tramway et y monta. Le léger véhicule l'emporta rapidement vers le centre de la ville.

Sans qu'il y fît autrement attention, deux autres voyageurs, qui avaient intérêt à ne pas le perdre de vue, grimpèrent dans la voiture derrière lui.

L'un était l'individu que l'homme au chapeau de soie avait lancé sur les traces du directeur du musée, l'autre était Nick Carter lui-même.

A l'intérieur de la voiture, l'étranger profitant de ce qu'une place était vacante auprès de Jeremy Stone, s'assit près de lui, et ne tarda pas à lier conversation avec cet homme important, mais communicatif à l'occasion.

Nick Carter, méconnaissable sous son déguisement, avait cherché et trouvé une place d'où il lui était facile de voir et d'entendre les deux interlocuteurs.

— J'étais présent à la vente qui vient d'avoir lieu dans la gare des marchandises. C'est un wagon joliment mystérieux, celui que vous avez acheté. Qu'en dites-vous?

Stone sourit avec une satisfaction évidente et répondit d'un ton goguenard:

— Peut-être bien.

— C'est une simple spéculation de votre part, je suppose? demanda le voyageur curieux.

— Certainement. Quel autre motif aurais-je eu de faire cet achat? Mais la spéculation, c'est l'essence même de ma profession. Je suis toujours à la recherche des cas sensationnels et imprévus.

— Que pensez-vous trouver, si vous voulez bien pardonner mon indiscrétion, dans cette mystérieuse voiture, Mr. Stone?

— Ma foi! vous m'en demandez trop long; je ne saurais que vous répondre, dit le propriétaire du musée d'une voix traînante et monotone, comme s'il lisait une annonce au public. Je vais peut-être y trouver une maison avec ses dépendances, ou une caverne remplie de serpents anacondas, ou un navire de guerre, ou même un mandarin chinois! Non, vraiment, je n'y ai pas encore pensé beaucoup, si ce n'est pour me faire faire des questions par des curieux de votre espèce. C'est par ce moyen, et je ne m'en cache pas, que je ramasse mes pièces de dix sous.

— Une supposition: si en ouvrant cette boîte, on allait révéler un crime?

— Tiens, tiens! Un crime? Dites donc, étranger, si c'était vrai, le wagon vaudrait deux fois plus que je ne l'ai payé. Ah! ça, c'est une fameuse idée! Je n'y avais pas pensé!

— C'est peut-être un vrai fourgon de pompes funèbres, rempli de cadavres. Rien ne prouve le contraire.

— Pour sûr! C'est peut-être aussi un wagon à bestiaux, rempli de bourriques. Rien ne prouve le contraire, hein?

— Dans ce cas, il se peut bien que vous leur manquiez, Mr. Stone, dit l'étranger d'un ton nonchalemment provocateur.

Jeremy le regarda un instant du coin de l'œil, et dit:

— Ça se peut. Mais alors je serais mort, et non pas vivant et en train de braire comme vous... Alors?

— Assez de plaisanteries, Mr. Stone; parlons sérieusement, si vous le voulez bien. Dites-moi combien de dollars vous me demanderez pour me permettre d'assister à l'ouverture de la voiture et voir ce qu'elle contient. Je suis tellement curieux de ma nature que je n'hésiterais pas à vous donner un billet de cinq dollars, si vous m'accordez cette permission.

— Vraiment, voilà encore une chose à laquelle je n'avais pas pensé. Vous êtes un homme extraordinaire. C'est peut-être une bonne idée que vous me donnez là.

— Certainement, Mr. Stone. Je puis même vous assurer qu'il y en a d'autres qui seraient disposés à payer ce prix pour assister à ce spectacle.

— Vous croyez?... Quand il leur suffirait d'avoir un peu de patience et d'attendre un jour ou deux pour voir tout pour dix sous! s'écria le directeur du musée.

— Oui, c'est mon opinion, insista l'autre.

— Eh bien! ce n'est pas la mienne. Je ne crois vraiment pas qu'il y ait dans notre belle ville du

Kansas un nombre aussi considérable que vous le supposez d'animaux de votre espèce, mon cher monsieur. Mais, écoutez! Venez me trouver à mon établissement, cet après-midi, vers quatre heures. N'oubliez pas de vous munir d'un beau billet tout neuf de cinq dollars, et peut-être, — je ne le promets pas, — je vous laisserai entrer. J'y réfléchirai.

— J'y serai, Mr. Stone, répondit l'étranger.

— Ça va bien! Je vous attendrai. Mais dites-moi, si vous en rencontrez deux ou trois de votre espèce, amenez-les! On s'arrangera, lui jeta le directeur du musée en guise d'adieu.

Cette boutade était une véritable inspiration. Nick Carter qui l'entendit de sa place, l'approuva d'un sourire discret.

Cambrioleurs devant la porte.

— Jeremy, dit le détective, quand il fut enfin renfermé avec le propriétaire du musée dans le cabinet particulier de celui-ci pour aviser à ce qu'il y avait à faire, à quelle heure pensez-vous que le wagon, dont vous avez tant envie de connaître le contenu, sera arrivé ici?

— Oh! Mr. Carter, je ne l'attends pas avant deux ou trois heures de l'après-midi. J'ai pensé qu'on pourrait ouvrir la machine mystérieuse aux environs de quatre heures.

— Je m'y oppose formellement, dit Nick d'un ton décidé, à la grande surprise de Jeremy Stone.

— Ah! Vous dites non? Pourquoi pas, je vous prie? demanda-t-il.

— Je vais vous le dire tout à l'heure. Une simple remarque pour commencer: Vous m'avez fait venir ici, je suppose, pour diriger cette affaire en personne, pendant quelque temps. C'est bien là votre intention?

— Assûrément. Qu'est-ce qui vous prend? Qu'est-ce qu'il y a, maintenant? demanda Stone d'un air inquiet.

— Eh bien! vous allez faire un saut jusque chez le chef de la police, et vous l'informerez que vous avez pris des arrangements pour procéder à l'ouverture du wagon, en petit comité, mais en sa présence, à dix heures demain matin.

— Mais cela va déranger tous mes plans et me faire perdre une journée entière!

— Mais cela va d'autant plus surexciter la curiosité publique et vous faire de la réclame, répliqua Nick.

— C'est bien possible. Mais pourquoi voulez-vous que je fasse ce que vous me dites de faire?, insista le directeur du musée.

— Voici pourquoi, puisqu'il faut tout vous expliquer. Je veux examiner le wagon avant que le chef de la police ait l'occasion de le faire. Je veux voir tout ce qui se trouve à l'intérieur et tout ce qui s'y rapporte, autant que possible, avant que d'autres personnes y fourrent le nez, surtout les gens de la police: Comprenez-vous maintenant? demanda le détective.

— Mais, comment allez-vous faire, mon ami? Ce n'est pas possible. Vous ne pouvez pas pénétrer dans la voiture en question sans briser les scellés, vous le savez bien.

— Je crois que c'est possible. En tout cas, laissez-moi faire; j'ai envie d'essayer.

— Quand? Cette nuit?

— Oui, au milieu de la nuit, quand nous serons certains de ne pas être dérangés.

— Rien que vous et moi, tout seuls?

— Précisément, rien que vous et moi, tout seuls.

— Brrr!... fit Stone, avec un haussement d'épaules des plus suggestifs. A vous dire la vérité, cette besogne-là ne me sourit guère; je n'y tiens pas beaucoup.

— C'est bon. Alors, libre à vous de rester à la maison; je me chargerai tout seul de la chose, déclara le détective.

— Pour qui me prenez-vous donc? Vous laisser seul? Je ne voudrais pas faire une chose pareille, pour mille dollars, vous m'entendez!

— Il me semble qu'en ce moment, vous êtes une bourrique presque aussi réussie que l'individu que vous avez appelé de ce nom, dans le tramway, n'est-ce pas vrai, Jeremy? demanda Nick avec un sourire moqueur.

— Ah! vous avez entendu notre conversation. Que pensez-vous de cet individu?

— J'en sais assez pour vous prier d'accepter les cinq dollars qu'il vous a proposés, et de le laisser entrer avec les deux hommes que, suivant mes prévisions, il amènera avec lui pour voir ouvrir le wagon.

— Mais je lui ai dit de se trouver ici cet après-midi, à quatre heures, fit observer Stone.

— Ça ne fait rien. Clouez sur la porte de votre établissement un avis à l'effet que le wagon sera ouvert demain matin, non pas au public, mais à un nombre restreint de personnes, et que ceux qui auraient assez de curiosité pour dépenser cinq dollars afin d'obtenir la faveur de faire partie de ce petit comité, seront admis à l'intérieur, à cette heure-là et à ce prix.

Ajoutez que tout l'argent de la recette faite dans cette occasion sera remis à une œuvre de bienfaisance, qu'il sera recueilli par un policeman placé à la porte,

et que le chef de la police sera présent à l'ouverture des scellés.

— Mille tonnerres! Nick, vous auriez dû vous engager dans la partie. Quel directeur de musée populaire à dix sous vous feriez! Vous avez manqué votre vocation, s'écria Stone enthousiasmé.

— Eh bien! vous allez vous conformer à mes instructions, n'est-ce pas? demanda le détective en souriant.

— Parbleu, oui! Vous pouvez y compter.

— Allez tout de suite vous occuper de cela. Aujourd'hui, vous aurez assez à faire, quand ce ne serait que de faire venir le wagon ici et de le remiser convenablement.

— Vous avez raison, j'ai de quoi m'occuper. Où vais-je le remiser, le fameux wagon, Nick?

— Je reculerais le bassin des morses là-bas et je placerais le wagon juste au milieu de l'enceinte, répondit le détective après avoir examiné les lieux d'un coup d'œil rapide mais décisif.

— C'est parfait. Je vais faire le changement que vous m'indiquez. Cela nous donnera la place nécessaire pour notre travail de cette nuit.

— C'est bien cela. Hâtez-vous.

— — — — — — — — — — — —

Quand les portes du musée furent fermées à dix heures et demie, ce soir-là, Nick Carter et Jeremy Stone restèrent à l'intérieur de l'établissement.

Ils étaient seuls. Le veilleur lui-même avait été congédié pour toute la nuit. Pour s'en débarasser, sans exciter les soupçons, le directeur du musée l'avait chargé d'une mission qui devait le retenir hors de la ville jusqu'au lendemain dans la journée.

Le wagon, le mystérieux wagon, se dressait au milieu de l'établissement: Il avait un aspect affreusement étrange et sombre, lugubre même, dans ce milieu auquel il n'avait pas été destiné.

Jeremy avait le frisson, chaque fois qu'il jetait les yeux de ce côté, et, à un certain moment, un rat ayant traversé rapidement le plancher sous la voiture, le malheureux directeur tressaillit et saisit convulsivement le bras de son compagnon.

— Vous ferez mieux d'aller chez vous, Jeremy, lui dit le détective, vous allez me faire perdre mon sang-froid, avant que la besogne ne soit terminée.

— Cette diable de machine-là m'angoisse, répondit Stone, en frissonnant.

— Vous aurez des raisons plus graves de vous effrayer, avant la fin de la nuit, à moins que je ne me trompe grossièrement, dit Nick Carter à son compagnon.

— Comment cela? Que voulez-vous dire?

— Oh! je ne sais pas; seulement je ne serais pas surpris, mon cher Stone, si des cambrioleurs essayaient de pénétrer dans votre établissement avant le matin.

— Des cambrioleurs! Qu'est-ce qu'ils viendraient chercher ici, je voudrais bien le savoir?

— Le wagon, répondit Nick.

— Oh! vous voulez dire que...

— Je veux dire que si ces hommes et ces femmes, qui vous ont été signalés comme s'intéressant vivement à cette affaire, y prennent un intérêt aussi réel que celui qu'ils ont manifesté, quelqu'un tentera de visiter l'intérieur de la voiture avant nous. Je suis d'avis que le retard apporté à l'ouverture a été pour eux une excellente aubaine dont ils voudront profiter, ami Jerry.

— Hum! dit Stone pour toute réponse.

Et il s'absorba dans une méditation silencieuse.

Les fenêtres du musée, soigneusement fermées et drapées, ne laissaient filtrer aucun rayon de lumière qui pût révéler à l'extérieur la présence du directeur et du détective, attendant l'heure de se mettre à la besogne convenue entre eux.

Il était après minuit. Cependant Nick Carter restait toujours assis dans le cabinet du directeur et fumait tranquillement son cigare. Il ne semblait nullement disposé à se lever pour aller visiter la voiture mystérieuse.

— Dites donc, Carter, fit Stone qui commençait à s'impatienter, allez-vous rester assis dans ce fauteuil toute la nuit?

L'horloge contre le mur venait de sonner une heure du matin.

— Je vais rester où je suis et me tenir tranquille jusque vers trois heures, repondit le détective sans s'émouvoir.

— Pourquoi diable voulez-vous attendre si longtemps?

— Parce que je veux voir si quelqu'un va essayer de pénétrer dans le musée, cette nuit. Si la tentative ne se fait pas avant trois heures du matin, elle ne se fera pas du tout, et après cela j'aurai tout le temps nécessaire pour notre petite opération, mon cher Stone.

— Vous avez déjà passé plus de deux heures à tourner autour du wagon, à l'examiner sur toutes ses faces; vous vous êtes glissé dessous, vous avez grimpé dessus; mais ça ne paraît pas nous avancer beaucoup, tout ce manège, bougonna Stone de mauvaise humeur.

— C'est parfaitement vrai. J'ai terminé mes recherches préliminaires. Nous n'aurons aucune difficulté à pénétrer dans l'intérieur du wagon sans avoir besoin de briser les scellés, et j'estime que deux heures employées à l'intérieur nous suffiront pour ce que nous aurons à faire.

— Ai-je compris que vous avez trouvé un moyen pour entrer dans la voiture? demanda Stone très surpris.

— Oui, je l'ai trouvé, répondit le détective.

— Comment?

— Je vais vous le montrer d'ici peu de temps. Il y a un moyen pour pénétrer dans la voiture, sans briser les scellés des portes; celui-là je le connais déjà; mais de plus, je soupçonne qu'il y a deux ou trois autres manières d'en sortir, quand on est à l'intérieur; je ne tarderai pas à les découvrir, ami Jerry.

— Nick, vous êtes un malin singe, un vrai sorcier.

Nick se mit à rire.

— Non, Jerry, répondit-il. Je ne suis qu'un detective qui raisonne et examine les choses avant de se mettre en campagne, voilà tout.

— Je voudrais bien que vous me disiez comment, par le raisonnement, vous avez découvert un moyen pour pénétrer dans cette voiture. Voyons, songez-y donc! Si vous étiez venu ici un peu plus tôt et si vous aviez fait ce raisonnement avant que j'achète le wagon, j'aurais pu savoir ce qu'il y avait dedans, avant de m'en rendre acquéreur.

— C'est vous qui êtes le malin singe, maintenant, Jerry, dit le détective en riant.

— J'aurais pu me rendre dans la cour de la gare des marchandises pendant la nuit, poursuivit Jeremy, et me renseigner complètement sur la valeur du chargement, avant le jour de la vente, et alors...

— Alors vous auriez été arrêté et mis en prison pour votre peine, hein, Jerry?

— Ça, c'est possible.

— Les choses sont donc mieux telles quelles sont, ne le pensez-vous pas? demanda Nick que ce dialogue amusait.

— Peut-être bien. Tout de même, je voudrais bien que vous me disiez comment vous avez trouvé le moyen de pénétrer dans ce wagon, demanda Stone, revenant à la charge.

— En le cherchant, ami Jerry. C'est pour cela que je me suis glissé sous la voiture, que j'ai grimpé sur le toit. Voyez-vous, nous devons d'abord admettre comme point de départ que ce wagon n'a pas été construit pour s'amuser.

— Certainement.

— En second lieu, poursuivit Nick, quelle que soit la personne qui l'a construit ou fait construire, elle avait un dessein, un but bien arrêté. Si ce wagon a été expédié de Philadelphie à Kansas City, il a été expédié pour transporter quelque chose que la personne en question ne désirait qu'on vît ni qu'on soupçonnât. Si j'avais eu le temps, j'aurais commencé mon enquête et mes recherches à l'autre bout.

— Comment cela?

— Oui, j'aurais découvert où et comment ce wagon a été construit, et de quelle manière il a pû être admis sur les rails du chemin de fer de la Compagnie P. R. Ce ne serait pas bien difficile à trouver, je pense.

— Bien; et après?

— Alors, j'aurais suivi cette piste jusqu'à ce qu'elle m'eût mené quelque part. Mais comme je n'ai pas eu le temps de procéder de la sorte, j'ai dû réfléchir pour chercher une autre base à mes recherches.

Une des premières choses que j'ai remarquées en examinant le wagon, c'est que, juste sous le toit, et tout autour de la voiture, on avait aménagé un espace ouvert. Cet espace est si petit et si habilement dissimulé qu'il est presque impossible de l'apercevoir, si l'on n'est pas soupçonneux comme le sont les détectives. Or cet espace, sans aucun doute, a été réservé dans l'intention de laisser pénétrer l'air extérieur.

— Vous croyez?

— J'en suis aussi certain qu'on peut l'être raisonnablement d'une hypothèse. Si c'est exact, la conclusion s'impose que l'intérieur de cette voiture était destiné à quelque chose ou à qulqu'un qui réclamait de l'air ou plutôt qui ne pouvait se passer d'air. Réfléchissez un peu; n'est-ce pas votre avis?

— C'est possible.

— Eh bien, ceci posé, n'est-il pas permis de pousser plus loin nos suppositions dans cet ordre d'idées et de nous demander quelle chose ou quelle personne pouvait avoir besoin d'air à l'intérieur de cette étrange voiture. Faites-y bien attention, ami Jerry, ce n'est qu'une conjecture, car nous n'avons pas encore été dedans; mais admettons qu'un voyageur au moins soit enfermé à l'intérieur — un homme ou une femme, — peut-être l'un et l'autre.

— Bigre! dit Jeremy.

— Lui ou elle ou tous les deux auraient besoin d'air pour respirer.

Il leur faudrait aussi le moyen de sortir de la voiture et d'y rentrer sans être obligés de toucher aux scellés posés sur les portes, n'est-ce pas vrai?

— Ça se peut bien.

— Eh bien! voilà les suppositions que j'ai faites; et je me suis mis alors à chercher l'entrée dont on pouvait se servir en laissant les scellés intacts.

— Et vous l'avez trouvée? demanda Stone.

— Bien sûr que je l'ai trouvée. A quoi pensez-vous donc? Est-ce que je ne vous l'ai pas déjà dit?

— Et maintenant que vous l'avez trouvée, qu'allez-vous faire? demanda Jeremy en ricanant.

— Je vais vous le montrer tout à l'heure. Ecoutez! Quel est ce bruit? N'entendez-vous pas? Aussi vrai que je vis, Jerry, je crois que les cambrioleurs dont je vous ai parlé sont arrivés.

Visite nocturne au mystérieux wagon.

Le bruit qui venait de troubler le détective dans sa conversation avec le propriétaire du musée, était celui d'un coup frappé à la porte extérieure de l'établissement. Sans plus réfléchir Jeremy Stone allait se précipiter pour ouvrir.

Mais Nick le retint.

— Attendez un peu, lui dit-il. Si ce coup a été frappé par les cambrioleurs que je soupçonne, c'est pour s'assurer d'abord, si le gardien de nuit est à son poste à l'intérieur. Ne répondez pas. Nous allons rester bien tranquilles; et nous verrons bien s'ils essaient de s'introduire dans la place, quand ils seront persuadés qu'il ne s'y trouve personne de garde.

Ils attendirent patiemment et longtemps, mais le bruit ne se renouvela pas, ni aucun autre qui révélât qu'il se trouvait quelqu'un devant la porte extérieure de l'établissement.

Le temps passait lentement dans cette vaine attente; mais les veilleurs ne furent pas dérangés, comme ils le supposaient, et enfin trois coups sonnèrent à l'horloge placée contre le mur.

— Là, dit Jeremy. Dieu soit loué! Il est trois heures. Si j'attends plus longtemps, Nick, je sens que je vais devenir fou furieux ou enragé.

— Êtes-vous si nerveux que cela, ami Jerry? Vous avez des vapeurs, comme une jolie femme, hein? demanda Nick de son ton moqueur.

— Ce n'est pas de la nervosité, c'est de l'obsession, je crois, Nick. Je veux voir ce qu'il y a dans l'intérieur de ce wagon. Voilà ce qui me tourmente et m'agace.

— Et moi aussi, je tiens à voir ce qu'il y a dedans.

— Eh bien, allons-y donc.

— Très bien! je suis prêt.

— Faut-il tourner le gaz pour y voir clair?

— Ah! non par exemple!

— Comment allez-vous y voir?

— Avec ce petit instrument.

Et il tira de sa poche la petite lanterne électrique qu'il avait toujours sur lui dans ses expéditions, et la tenant devant Jeremy Stone:

— Regardez-moi ça, dit-il.

En même temps, il pressa le bouton, et dirigea un puissant rayon de lumière électrique dans les yeux de son compagnon, ahuri.

Jeremy fit un saut en arrière et poussa un cri qu'on aurait pu entendre dans la rue. Devant sa mine déconfite, Nick ne put s'empêcher de rire à gorge déployée.

— Vous êtes décidément nerveux, fit-il. Eh bien! en avant, marche! Cette fois, j'ai pitié de vous, et je ne vous ferai plus languir. Allons! en route pour le wagon du mystère! Venez vite!

Les deux hommes quittèrent le cabinet directorial, et allèrent vers l'endroit où était installé le wagon, le détective éclairant le chemin au moyen de sa lanterne de poche.

— Maintenant, Jerry, dit Nick Carter en arrivant auprès de la lugubre machine, nous devons procéder systématiquement. Il faut régler notre travail avec soin et mettre de la méthode en tout.

— Pour sûr! dit Jeremy Stone.

— Je vais vous montrer quelque chose de singulier qui n'a pas, je le suppose du moins, été aperçu par les personnes qui sont venues examiner le wagon pendant qu'il était en gare.

— Qu'est-ce que c'est?

— Tenez, regardez un peu attentivement ces pièces de fonte.

Et Nick projeta un rayon de sa lanterne successivement sur chacune des pièces de fonte, qui entraient dans la construction du wagon.

— Qu'ont-elles de particulier, ces pièces de fonte? demanda Jeremy.

— Elles sont de fabrication particulière. L'homme qui a construit le wagon a fondu ces pièces lui-même. Il a eu soin de ne pas s'adresser à un manufacturier, ni à un marchand tenant ces articles. — Peut-être savait-il qu'il ne pourrait pas se les procurer s'il les demandait; ou plutôt, ce qui est plus probable, il craignait qu'on ne retrouvât ses traces, en remontant jusqu'au vendeur de ces objets, s'il se les procurait dans le commerce.

— Alors il les a fabriquées lui-même, suivant vous?

— Précisément. Maintenant, Jerry, que je vous vois un peu plus calme et plus raisonnable, voulez-vous me permettre de vous faire une question? demanda Nick.

— Une douzaine si ça vous plaît, pourvu seulement que vous vous dépêchiez, répondit Stone.

— Si vous aviez construit ce wagon et que vous eussiez voulu y pratiquer une ouverture, pour y entrer et en sortir sans crainte d'être observé, quel est l'endroit que vous auriez choisi comme le plus convenable pour y établir une porte dérobée de ce genre?

— Hum! J'ai beau chercher. Je ne sais vraiment quoi vous répondre.

— Est-ce dans le toit? Dans le plancher? Sur l'un des côtés ou sur les deux côtés? ou bien aux extrémités? Vous avez de quoi choisir.

— Je crois que ce serait à l'un des bouts, répondit le directeur après un moment d'hésitation.

— Certainement. Maintenant, je voudrais savoir à quel bout vous donneriez la préférence?

— Hein? Que dites-vous?

— Je vous demande à quel bout vous placeriez la porte en question?

— Les deux bouts se ressemblent, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors ça ne fait pas une grande différence, que la porte soit à un bout plutôt qu'à un autre.

— Pardon, ça ferait une différence très grande. Supposez que votre wagon soit le dernier d'un convoi de marchandises et que l'extrémité dans laquelle votre porte est placée se trouve par hasard à côté de la logette de serre-frein du wagon de queue!

— Bigre! c'est vrai.

— Alors vous souhaiteriez vivement que votre porte fût percée à l'autre bout de la voiture, n'est-ce pas?

— Je vous crois.

— Ainsi vous auriez grand soin de disposer cette ouverture à l'extrémité antérieure, n'est-ce pas? Dans le cas présent, comme la voiture était à destination de l'ouest, vous auriez voulu que la porte se trouvât à l'extrémité occidentale du wagon, n'est-ce pas vrai? Voyons!

— C'est possible. C'est-à-dire, oui, naturellement.

— Le wagon, tel qu'il est posé ici, est orienté encore de l'est à l'ouest, mais remarquez qu'il a été tourné bout pour bout, quand on l'a fait sortir de la gare des marchandises. On l'a probablement aiguillé sur un autre voie avant de l'amener ici.

— Certainement. Mais, dites-moi?

— Eh bien?

— Comment l'individu qui a construit le wagon, comme vous le supposez, pouvait-il savoir s'il ne changerait pas de voie, avant d'arriver à Kansas City, et s'il ne subirait pas une douzaine, peut-être, d'aiguillages différents.

— Il ne le savait pas. Il a dû s'en rapporter au hasard et en courir le risque; à moins cependant, et c'est ma ferme conviction, qu'il n'ait pris la peine d'étudier tous les détails du parcours avant de lancer son wagon sur les rails. Quoi qu'il en soit, je suis parti de ce point de vue qu'il avait agi de la sorte, et j'ai cherché d'abord quel bout du wagon était situé dans la direction de l'ouest, car j'étais persuadé que c'était à cette extrémité de la voiture que je trouverais la porte. Mes prévisions étaient justes, mes déductions correctes, ami Jerry, car je l'ai trouvée là où je m'attendais à la trouver.

Jeremy qui avait écouté cette longue tirade avec une impatience qu'il avait peine à dissimuler, fourra ses mains au fond de ses poches et se détourna comme s'il avait l'intention de revenir à son bureau:

— Eh bien, qu'est-ce qui vous prend? lui demanda Nick Carter; où allez-vous ainsi?

— Je m'en retourne là-bas pour m'asseoir un peu et me reposer. Quand vous serez disposé à me montrer cette porte et l'intérieur de la voiture, ayez l'obligeance, je vous prie, de me dépêcher un petit messager pour m'en informer. De tous les raseurs assommants que j'ai rencontrés dans ma vie, je n'ai jamais vu votre pareil. A vous la palme, vous savez!

Me voici ici, consumé de curiosité, prêt à éclater, usant toutes mes forces à avoir de la patience; et vous vous tenez là paisiblement à me faire de longs discours de prédicateur. Je ne puis le supporter plus longtemps.

Quand vous serez prêt à me montrer l'intérieur de ce wagon, que j'ai hâte de connaître, je vous accompagnerai, mais si vous continuez à rester ici à pérorer, comme si vous faisiez la parade et le boniment, je ne suis plus maître de moi et je laisse libre cours à ma rage, aussi vrai que je vous parle, Nick Carter.

— J'étais en train de vous administrer une dose de votre propre médecine, dit le détective amusé.

— De ma propre médecine! Qu'entendez-vous par là? s'écria le directeur, stupéfait.

— N'étiez-vous pas l'homme le plus heureux de la terre, aujourd'hui quand, vous pavanant au milieu de la cour de la gare des marchandises, en qualité de seul et unique propriétaire de ce wagon, qui venait de vous être adjugé, vous annonciez pompeusement au public empressé autour de vous et dévoré de curiosité, que la voiture ne serait ouverte et qu'il ne serait admis à la visite que quand il vous plairait?

— C'est bien possible.

— Eh bien! en ce moment, je suis le seul et unique propriétaire, comprenez-vous?

— Que le diable vous emporte!

— Jurez, mon ami, jurez donc, si ça vous fait plaisir et si ça vous soulage.

— Voulez-vous, oui ou non, me montrer l'intérieur de ce wagon? demanda Jeremy Stone, hors de lui.

— Assûrément.

— Quand?

— A l'instant même.

— En avant donc.

Nick, le précédant, se dirigea vers l'extrémité du wagon, apportant une chaise avec lui pour s'en servir en guise de marchepied.

Alors il se recula et, se tournant de nouveau vers Stone :

— C'est bien à vous, ce wagon, n'est-ce pas, Jerry ? lui demanda Nick d'un ton enjoué.

— Parbleu oui, c'est à moi, ce wagon. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Rien ; seulement, puisque c'est à vous, vous devriez y entrer le premier.

— Hein ? Quoi, quoi ? Entrer le premier là-dedans ? Ah ! non, pas ça, par exemple !

— Pourquoi pas ? Est-ce que vous auriez peur, par hasard ? Je ne l'aurais jamais cru.

— Peur ? Qui est-ce qui a peur ? Ce n'est pas moi, s'écria Jeremy pour se donner du courage.

— C'est très bien. Montez sur cette chaise.

— Pourquoi faire ?

— Pour ouvrir la porte donc.

— Mais je ne saurais jamais ouvrir cette sacr... cette infernale porte. Là, Carter, vous m'avez presque fait jurer, moi qui me garde des jurons comme de la peste.

— Eh bien, ne vous emportez pas, je vais vous montrer comment il faut faire pour l'ouvrir.

— Allez-y le premier. Je ne suis pas le cochon qu'on envoie en avant pour fouiller la terre et déterrer les truffes ; je me contente de jouer le second rôle, je vous en préviens.

— Montez sur cette chaise, Jerry, et ouvrez la porte vous-même, insista le détective d'une voix sévère.

Jeremy se décida à obéir à la première partie de ce commandement, c'est-à-dire qu'il monta sur la chaise, mais là s'arrêta son action.

— Dites donc, Nick ! dit-il. S'il y avait par hasard une machine infernale attachée contre cette porte que vous me dites d'ouvrir, et qu'elle éclatât quand je la pousserai, qu'en pensez-vous ? Ce ne serait pas drôle, hein ?

— C'est une chance que vous avez à courir, répondit Nick, en riant intérieurement de l'anxiété du pauvre directeur. Vous n'allez sûrement pas me demander de courir ce risque moi-même, quand vous, le plus intéressé en cette affaire, êtes ici présent pour assumer les responsabilités ? Ce ne serait pas raisonnable, voyons, réfléchissez un peu !

— C'est bon. Où est votre maudite porte ? dit Stone, faisant appel à tout son courage. Montrez-la moi. Je vais l'ouvrir, même au risque d'ébranler la ville de Kansas dans ses fondements, si la machine infernale éclate.

— Ce sera pour les habitants un grondement d'artillerie d'un nouveau genre, n'est-ce pas ? Allons, Jerry, un bon mouvement ! Êtes-vous prêt ?

— Oui, commandez le feu !

— Ici, prenez ma lanterne électrique. La porte s'ouvre en pressant un ressort situé sur le fond du wagon, du moins, je le suppose, car je ne l'ai pas encore essayé. Quand j'aurai pressé le ressort et que la porte s'ouvrira, projetez la lumière de votre lanterne à l'intérieur, regardez de tous les côtés et dites-moi ce que vous voyez.

— Très bien, lâchez tout.

Nick pressa le ressort, et, comme il l'avait deviné, une porte assez grande pour permettre à un homme de s'introduire dans le wagon, s'ouvrit à l'intérieur brusquement.

Jeremy qui se tenait debout sur la chaise, prêt à tout évènement, poussa une exclamation de surprise, et se hâta de diriger les rayons de la lanterne électrique du détective dans l'ouverture béante.

Pendant un instant il resta immobile et silencieux, puis il poussa un cri effroyable, lâcha la lanterne qu'il tenait dans sa main tremblante et tomba entre les bras du détective.

Très belle, en vérité, mais morte.

Quand Jeremy Stone tomba de sa chaise, il n'avait pas perdu connaissance ; d'un seul coup d'œil Nick Carter estima qu'il n'y avait rien de grave dans son état et qu'il avait eu plus de peur que de mal.

Le détective, dans sa hâte de satisfaire sa propre curiosité et de connaître la cause de l'épouvante du pauvre directeur du musée, prit à peine le temps de le déposer, à moitié évanoui, sur le plancher de la salle. Il ramassa la lanterne et sauta sur la chaise.

Dans une éblouissante clarté, l'intérieur du wagon mystérieux se révéla à ses yeux, et il ne s'étonna plus que Jeremy Stone eût été frappé de stupeur à en perdre l'esprit, bien que lui-même ne fît que sourire devant l'étrange spectacle.

C'était, d'ailleurs, une vision suffisamment lugubre et effrayante. Il regretta en ce moment d'avoir poussé aussi loin la plaisanterie ; car s'il avait insisté pour que Jeremy Stone jetât avant lui un coup d'œil à l'intérieur, c'est que, réellement, il ne s'attendait à trouver rien de plus intéressant qu'un intérieur de wagon vide, ou renfermant, tout au plus, un ou deux coffres, qui auraient pu contenir les choses horribles que le mystère et les précautions prises suggéraient à l'imagination.

Mais il était loin de s'attendre au spectacle extraordinaire qui frappa ses regards.

Il voyait l'intérieur élégant d'une chambre à coucher luxueusement meublée, — de petite dimension

évidemment, mais suffisamment grande pour l'usage auquel elle était apparemment destinée.

Au centre de cette chambre, se trouvait une petite table ronde, en acajou massif. Dans un coin, le plus éloigné de Nick par rapport à la position qu'il occupait près de la porte, il aperçut un lit qui semblait occupé.

Une description plus complète du reste de l'ameublement n'est pas, pour l'instant, nécessaire. Ce n'était point le mobilier de cette chambre, dont la vue avait ainsi bouleversé le propriétaire du musée, et serré le cœur du détective lui-même, tout accoutumé qu'il était aux scènes émouvantes et tragiques.

C'était le groupe réuni près de la table ronde et le corps étendu sur le lit, qui avaient tellement ému Jeremy Stone qu'il avait lâché la lanterne électrique, et était tombé comme une masse entre les bras de son compagnon.

Ces figures sous la lumière crue de la lanterne, semblaient à première vue des êtres humains surpris par la mort au milieu même de leurs occupations de vivants.

— Des cadavres! telle avait été la première impression de Jeremy Stone. Nick Carter l'aurait probablement partagée, s'il n'avait déjà, dans les diverses suppositions et conjectures qu'il avait faites d'avance, écarté de son esprit cette hypothèse, qu'il avait jugée invraisemblable.

Il se retourna et du haut de sa chaise, jeta un coup d'œil sur Jeremy. Il eut un sourire indulgent.

Encore sous le coup de la terreur qu'il venait d'éprouver, le propriétaire du musée tremblait de tous ses membres; ses dents claquaient lamentablement.

— Descendez de là! Pour l'amour de Dieu, descendez vite! dit-il d'une voix haletante.

Mais Nick, imperturbable, continuait de sourire.

— Du courage, Jerry, dit-il d'un ton compatissant, remettez-vous, mon ami. Il n'y a rien là-dedans qui doive vous effrayer. Ce ne sont pas des hommes vivants, vous pouvez m'en croire.

— Non, mais que le ciel me protège, ce sont des hommes morts, n'est-ce pas?

— Non, pas même cela, ou je me trompe fort. Mais je vais pénétrer à l'intérieur tout de suite et m'en assurer.

— Que pensez-vous donc que ce soit?

— Des figures de cire, tout simplement, ami Jerry.

Il ne s'arrêta pas à prolonger la conversation, mais franchit le seuil de la petite porte délibérément, et s'approcha de la table ronde autour de laquelle étaient assis quatre personnages, qui semblaient en train de faire une partie de cartes.

A mesure qu'il s'en approchait, il eut conscience de respirer un lourd parfum, semblable à celui qui se dégagerait d'aromates d'essence inconnue,mais qui n'était nullement désagréable à l'odorat.

Il se souvint de l'avoir remarqué déjà au moment où s'ouvrait la porte du wagon, mais la frayeur éprouvée par son compagnon et la chute qui en résulta avaient chassé de son esprit cette première impression.

Il remarqua aussi, avec cette rapide compréhension des détails qui était devenue chez lui une seconde nature, que les cartes disséminées sur la table ronde y semblaient attachées, comme si on les eût fixées à l'endroit qu'elles devaient occuper avec de la cire ou de la colle.

Il s'aperçut bientôt aussi que les joueurs réunis autour de la table, et dont le visage et les attitudes étaient une reproduction exacte et naturelle de la vie elle-même, étaient maintenus dans leur poses respectives par un réseau de fils de fer, dont on les avait habilement entourés.

A mesure qu'il s'avançait, l'odeur pénétrante de l'étrange parfum devenait de plus en plus forte, et quand il arriva assez près pour pouvoir les toucher du doigt, il faillit se trouver mal, tant elle était intense et irrespirable.

C'est alors qu'il fit une découverte qui le fit tressaillir et le glaça d'épouvante pour un instant.

Les personnages n'étaient pas des personnages de cire. Ce n'étaient pas de vains simulacres. C'étaient...

Il fit un brusque mouvement de retraite et gagna la porte, où Jeremy, inquiet de son long silence, montrait timidement le visage.

— Restez où vous êtes, Jerry! commanda Nick Carter d'un ton de voix qui fit comprendre à Stone qu'il se passait quelque chose de grave. Ne bougez pas! C'est beaucoup plus sérieux que je ne le supposais.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Stone d'une voix basse et haletante.

— Dieu seul le sait. Je ne pourrai répondre à votre question avant d'avoir poussé plus loin mes recherches, mais je ne veux pas que vous veniez ici m'assommer de vos questions et m'ennuyer de votre présence. Restez où vous êtes, cela vaudra mieux.

— Très bien.

— Avez-vous une demi-douzaine d'appareils électriques, d'ampoules avec fils isolés, que nous pourrions attacher au lustre ici dedans, afin d'avoir beaucoup de lumière?

— Certainement; une centaine même, si vous voulez. Nous nous servons de ces ampoules électriques pour illuminer tout l'établissement, quand c'est nécessaire, dans les grandes occasions.

— Alors, allez m'en chercher autant que le lustre peut en tenir... neuf, par exemple. Il est nécessaire d'avoir beaucoup de lumière pour ce que je désire faire.

— Ce sont donc des cadavres, après tout? C'est bien vrai, dites, mon cher Nick?

— Oui, je crois, en effet, que ce sont des cadavres, Jerry; mais ils sont si bien embaumés que je ne suis pas encore certain, même maintenant, que ce ne sont pas des figures de cire et que tout ceci n'est pas une énorme mystification.

— Que le diable emporte le mystificateur! s'écria Jerry avec indignation.

— Allez chercher vos ampoules électriques et cessez de bavarder, commanda le détective, à bout de patience.

Jeremy s'éloigna en courant et revint bientôt les bras pleins d'ampoules électriques et de fils de fer.

On apporta un marchepied; les fils de transmission furent en quelques instants fixés au lustre et Nick eut bientôt neuf ampoules électriques dont la vive clarté illumina l'intérieur du soi-disant wagon de marchandises.

Pour obtenir une diffusion de la lumière aussi égale que possible, le fameux détective dit à Jeremy Stone d'aller chercher un marteau et quelques crampons de fer. Celui-ci, sans faire d'observations qu'il savait inutiles, se hâta de les rapporter. Alors Nick Carter attacha trois des ampoules électriques à chaque paroi du wagon, une à chaque bout, et une au beau milieu de la pièce.

— Maintenant, tout est bien disposé, tout est en pleine lumière; il ne s'agit plus que de procéder avec méthode, dit alors Nick à Jeremy, qui se tenait à l'ouverture de la porte, contemplant avec effarement et horreur ce spectacle étonnant, dont il ne pouvait plus détacher ses regards.

— Voulez-vous entrer à présent?

— Ah, non! par exemple! Je m'en garderai bien; je suis assez près et je vois bien d'où je suis.

— Eh bien! restez où vous êtes. Mais faites bien attention; si vous m'adressez la parole avant que j'aie cru utile de vous donner la permission de parler, je fermerai la porte et vous laisserai dehors, tout seul, dans la nuit.

— Oh! je serai muet comme une carpe, je vous le promets. Mais, encore une fois, Nick, dites-moi, insista le pauvre directeur toujours tremblant, ce sont des cadavres, n'est-ce pas?

— Oui, ce sont des cadavres.

— Et cette personne là-bas que je crois apercevoir, étendue sur le lit?

— Je n'ai pas encore été voir ce que c'est. C'est recouvert d'un drap, comme vous pouvez le voir.

— Eh bien! allez voir, je vous prie, ce que c'est; et après cela, je vous jure que je tairai mon bec.

— Silence, Jerry, interrompit Nick. Il faut absolument vous taire, maintenant. Il est indispensable que je poursuive le reste de mon enquête à ma façon et suivant ma méthode, et pour cela, il ne faut pas que je sois, le moins du monde, interrompu et dérangé par votre bavardage.

Jeremy Stone se le tint pour dit, et garda le silence sans autre observation. Alors le détective tourna toute son attention vers l'intérieur du wagon mystérieux.

Ce wagon était une voiture ordinaire, du modèle de trente quatre pieds (environ dix mètres), ayant, en fait, les dimensions de certains wagons de marchandises comme on peut en voir dans les convois qui sillonnent les voies de chemin de fer, et portant généralement à l'extérieur l'inscription: «Voiture de déménagement», ou «Wagon capitonné».

Il n'y avait pas un centimètre du plafond et des parois qui ne fût recouvert et tapissé de peluche de soie, d'une chaude couleur ambrée. Cette étoffe précieuse était retenue de place en place par des broquettes en cuivre, disposées en forme de losange.

De chaque broquette pendait un bouton et un gland de la même qualité et de la même nuance que la belle et coûteuse draperie.

Il semblait donc que cet intérieur de voiture eût été soigneusement capitonné et tendu d'étoffes par des tapissiers habiles. Mais en tâtant le beau tissu, le détective ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'y avait rien qui s'interposât entre la peluche de soie et les planches qui formaient la paroi intérieure du wagon.

Sur les côtés et à l'extrémité la plus éloignée de la voiture examinée par Nick Carter, c'est-à-dire en trois endroits en tout, il y avait des appliques pour retenir de petites lampes.

Chacune des petites lampes posées sur ces consoles avaient tout l'air d'avoir servi à éclairer la pièce.

Dans le coin le plus éloigné de la porte, à gauche, comme on l'a déjà dit, se trouvait un lit en cuivre doré.

La garniture et les accessoires de literie, semblaient, à première vue, aussi riches qu'élégants, et d'accord avec le reste du mobilier.

Mais ce lit, lui-même, paraissait «truqué», bien qu'une forme quelconque, un corps peut-être, fût étendu sur la couverture de soie brochée.

Nick Carter ne pouvait encore préciser ce qu'était cette forme, car elle était complètement dissimulée aux regards sous un drap blanc que l'on avait étendu dessus.

Les contours semblaient clairement indiquer que c'était également un être humain, et Nick n'en douta pas un instant.

Il y avait encore dans cette pièce étrange deux lits pliants et fermés. Ils étaient garnis en cuir, suivant les modèles les plus récents. L'un de ces lits était placé contre la paroi du wagon, près de la porte véritable qui, le lecteur ne l'a pas oublié, portait à l'extérieur, des cachets de cire pour empêcher qu'on l'ouvrit avant l'arrivée à destination. L'autre lit pliant était plus rapproché du bout du wagon par lequel le détective avait pénétré à l'intérieur.

Il y avait aussi plusieurs sièges confortables disséminés dans ce luxueux appartement, et des étagères accrochées au mur étaient remplies de livres, si l'on peut donner le nom de murs aux parois du wagon en question.

A deux endroits, dans le sens de la largeur de la voiture, on avait disposé de lourds doubles rideaux en peluche, munis de brides et de boutons, de façon à pouvoir être facilement attachés par paire.

Ces rideaux étaient, en ce moment écartés et accrochés aux parois de la voiture, mais un coup d'œil suffisait pour faire comprendre qu'ils pouvaient servir à diviser l'intérieur du wagon en trois compartiments séparés et distincts.

Dans l'une de ces chambres particulières, le lit de cuivre doré avait sa place tout indiquée; chacune des deux autres pouvait aussi recevoir un des lits pliants à l'usage de deux personnes.

Comme il fouillait d'un œil inquisiteur les coins et recoins de cette curieuse demeure, Nick Carter découvrit des endroits où la tenture de peluche de soie était attachée et maintenue en place au moyen de nœuds élégants.

Il traversa la pièce pour examiner la chose de plus près. Il détacha l'un des nœuds, et il reconnut que ces nœuds artistement drapés servaient à recouvrir des sections dans la paroi du wagon ayant la dimension de fenêtres, et que l'on pouvait enlever pour en tenir lieu, et laisser entrer l'air extérieur. Le voyageur pouvait voir également défiler le paysage sur le parcours, quand cela lui faisait plaisir.

Interposés entre l'étoffe de peluche et les parois du wagon, sous ces fenêtres, on avait aménagé des écrans ou stores qui pouvaient s'ajuster à la fantaisie et au caprice des occupants, ou suivant leurs besoins.

Le parquet était recouvert sur toute sa surface d'un lourd tapis d'Axminster, qui avait évidemment été tendu avec grand soin et solidement fixé avec de petits clous.

Sur ce luxueux tapis, de place en place, étaient disséminés de petites carpettes, des coussins pour les pieds, des tabourets. De tous côtés, à profusion, des bibelots et ornements de prix.

— Que pensez-vous de tout cela, Jeremy? demanda Nick, quand il eut embrassé tous ces détails de ses yeux perçants de détective, avant d'avoir été reconnaître la forme rigide étendue sur le lit.

Jeremy se contenta de secouer la tête, sans répondre. Après avoir attendu un instant, Nick Carter s'approcha du lit, et d'un mouvement brusque il rejeta le drap qui recouvrait le corps.

Alors il ne put réprimer un tressaillement de stupeur et d'épouvante quand ses yeux étonnés se fixèrent sur le doux visage d'une jeune femme de beauté radieuse .. mais morte.

Les cadavres du wagon.

Après cette émouvante découverte, une heure entière se passa avant que Nick Carter adressât la parole à son compagnon qui se morfondait au seuil de la petite porte de la voiture.

Le fameux détective ne perdait pas son temps; il y avait là un mystère troublant qui l'intéressait au plus haut point et qui mettait à l'épreuve sa perspicacité et son flair de policier. Il examina avec un soin minutieux chaque pouce de l'espace compris dans cet étrange wagon.

Il conduisit ses recherches avec le même esprit méthodique et systématique qui avait toujours signalé ses opérations et qui lui avait valu la réputation bien méritée de grand détective.

Après avoir soulevé le drap qui recouvrait le visage de la belle jeune femme, il le replaça et gagna l'autre bout du wagon.

De ce point il se mit à étudier avec attention tout ce qui s'offrit à ses yeux.

Pressée dans un des coins de la porte, il aperçut une parcelle d'argile rouge qui avait échappé à l'attention de la personne chargée de nettoyer l'intérieur du wagon.

En deux endroits, près de la porte aussi, il découvrit des traces de doigts marqués sur la peluche de soie, intacte partout ailleurs.

En évidence, çà et là, il y avait deux ou trois épingles à cheveux, autant de boutons de grosseur différente, une épingle ordinaire et autres objets de même nature et d'usage courant.

Il n'attacha pas beaucoup d'importance à ces objets qui, suivant lui, n'avaient qu'une relation très éloignée avec le cas qui l'occupait.

Il resta longtemps à examiner la table où les quatre personnages étaient assis, dans la posture de gens qui jouent aux cartes.

Mais là encore, il se garda bien de déranger quoi que ce soit. Il ne toucha à rien, voulant laisser les choses telles qu'il les avait trouvées.

Les personnages assis à la table d'acajou se composaient de deux hommes et de deux femmes.

Ils ne paraissaient ni jeunes ni vieux, ce qui veut dire, qu'autant qu'il en pouvait juger, ils devaient avoir — ou plutôt avaient dû avoir entre — quarante et cinquante ans, tout au plus.

Le corps étendu sur le lit, et dissimulé aux regards, sous un drap, était celui d'une jeune femme, qui, selon toute apparence, n'avait pas encore atteint sa majorité.

Nick supposa qu'elle était âgée de dix-neuf à vingt et un ans, mais qu'elle ne dépassait certainement pas cette dernière limite; il était même probable qu'elle était plus jeune que cela.

L'examen rapide, et forcément superficiel, qu'il avait pu faire des quatre cadavres réunis autour de la table, ne lui permettait pas encore de se prononcer sur la cause qui avait déterminé leur mort.

Un fait cependant lui sembla acquis, après qu'il y eut beaucoup réfléchi: c'est que leur mort avait été le résultat de l'absorption d'un poison violent, qu'on leur avait administré.

Il était stupéfait de l'état parfait de conservation dans lequel se trouvaient ces corps. Il avait fallu qu'il les vît de près et qu'il les regardât très attentivement, pour être sûr que sa première impression l'avait trompé et que ce n'étaient pas des figures de cire.

Mais il ne pouvait plus se faire d'illusion maintenant. C'étaient les corps inertes d'hommes et de femmes, autrefois pleins de vie et d'animation, morts aujourd'hui! Assis sur des chaises autour de cette table ronde, ils tenaient des cartes en leurs mains immobiles et leurs attitudes figées étaient si naturelles, si semblables à la réalité qu'on les aurait crus véritablement en train de discuter un coup, comme le feraient des joueurs en chair et en os.

Les femmes étaient encore parées de leurs bijoux, pierreries et autres ornements féminins.

Leurs physionomies, à certains indices difficiles à analyser, mais dont l'ensemble frappe l'œil de l'observateur, dénotaient qu'elles avaient dû fréquenter les lieux de plaisir, où flamboie la lumière aveuglante du gaz, et que la vie de bohème des grandes villes où l'on s'amuse ne leur était pas inconnue.

Cependant on trouvait partout chez elles des témoignages d'une certaine culture, d'un certain raffinement. Leurs figures possédaient une beauté réelle, quoiqu'il y manquât la décence et la modestie.

Les mains indiquaient par leur finesse qu'elles n'avaient jamais été accoutumées à de pénibles travaux.

Leur toilette avait un grand cachet d'élégance; les étoffes en étaient du tissu le plus riche, la coupe irréprochable et à la dernière mode. Il était d'ailleurs évident que leurs magnifiques chevelures avaient été souvent confiées aux mains expertes de quelque coiffeur en renom.

Depuis leurs fines chaussures jusqu'aux peignes ornés de pierreries qui retenaient leurs cheveux, tout, dans ces deux femmes, proclamait la richesse, le souci de paraître belle, le culte de sa personne, l'amour du luxe et de la volupté.

Elles avaient... mais qui jamais pourra dire avec certitude l'âge d'une femme, lorsqu'elle a à sa disposition tous les artifices de toilette qui peuvent rehausser sa beauté et réparer des ans l'irréparable outrage? En chiffres ronds, elles devaient approcher de la quarantaine; mais si des cheveux gris avaient eu jamais l'audace de se montrer dans leurs superbes crinières, ils avaient depuis longtemps été ramenés à leur teinte primitive par les produits chimiques les plus efficaces.

Que dire des hommes, leurs compagnons et partners dans cette macabre partie de cartes?

Suivant toute apparence c'étaient des hommes du monde, du monde où l'on fait la fête.

L'un d'eux était un individu solidement, mais lourdement bâti, aux épais sourcils, au teint basané. Dans la mort, son visage avait une expression de cruauté féroce qui rappelait celle d'un loup. Sa chevelure, d'un noir d'ébène, était çà et là semée de cheveux blancs; la moustache forte et noire accusait encore l'énergie de ses traits.

Des boutons en diamant ornaient son devant de chemise. Sur ses doigts et à sa chaîne de montre étincelaient des pierreries, comme seuls en portent, à l'occasion, les hommes de cette espèce et dans ce monde spécial.

Son vis-à-vis était tout-à-fait différent.

Il était plus jeune, bien qu'il parût avoir dépassé la quarantaine. Il avait les cheveux blonds et une longue moustache blonde fort soignée. Les traits de son visage, non seulement réguliers, mais d'une grande beauté, portaient les traces indiscutables d'une vie de débauche et de dissipation.

Un seul diamant, du plus pur éclat, brillait à l'un des doigts de la main qui tenait les cartes. L'autre main, élégante et fine, reposait sur la table, tenant encore entre ses doigts, comme s'ils allaient le porter

aux lèvres, un cigare à moitié consumé de la meilleure marque de la Havane.

Vraiment, sans la présence des fils de fer qui soutenaient et maintenaient les corps en place, dans leurs positions respectives autour de la table, un spectateur, devant cette scène si naturelle dans tous ses détails, aurait eu l'impression que quelque catastrophe soudaine avait frappé ces êtres au beau milieu d'une partie, et d'un coup si prompt qu'aucun d'eux n'avait eu le temps ni de modifier sa position, ni de terminer son geste.

Nick Carter passa et repassa autour de la table, examinant sous toutes ses faces, à tous les angles de vision, chacun de ces corps immobilisés, dans l'espoir de faire une découverte qui l'aiderait à éclairer ce mystère; mais en dépit de tous ses efforts il ne put rien trouver d'autre que ce que nous venons de mentionner.

Les vêtements des hommes avaient des poches, dans lesquelles il put fourrer les doigts sans déranger les corps, en prenant mille précautions, et avec l'adresse d'un véritable pickpocket; mais, comme il s'y attendait d'ailleurs, ces recherches ne donnèrent aucun résultat.

Les poches des jaquettes et des pantalons étaient vides. Comme il avait prévu qu'il en serait ainsi, il n'en éprouva aucune déception.

Jusqu'ici il n'avait trouvé dans le wagon aucun indice, pas un morceau de papier, rien, en un mot, qui pût le mettre sur la voie conduisant à l'identification de ces hommes et de ces femmes. C'était un problème irritant.

Il ne pouvait douter que la personne qui avait arrangé cette mise en scène sinistre, mais curieuse, avec un soin si minutieux, avait dû prendre des précautions semblables pour ne laisser aucune trace permettant d'arriver à reconnaître les personnages qu'elle avait si habilement groupés dans un but qu'il était, jusqu'à présent, impossible, de deviner.

Cette ingénieuse personne avait fait preuve, en effet, d'une habileté extraordinaire dans l'agencement et la disposition de toutes choses. Rien n'avait été laissé au hasard.

La table à laquelle étaient assis ces deux hommes et ces deux femmes, les sièges qu'ils occupaient — en un mot, chacun des objets mobiliers contenus dans le wagon, avait été fixé à sa place, d'une façon si solide qu'aucun cahot, aucune secousse, quelque violente qu'elle fût, n'auraient pu les faire bouger, encore bien moins les déplacer.

Mêmes les cartes, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, étaient collées sur le tapis de la table et aux doigts des joueurs qui semblaient les examiner avant de les abattre.

Cette scène extraordinaire ne semblait pas appartenir au domaine de la réalité; elle touchait au fantastique.

L'impression était bien différente quand on regardait la personne étendue sur le lit.

Le corps et le visage étaient ceux d'une jeune femme merveilleusement belle.

Ses formes étaient d'une symétrie parfaite. Son opulente chevelure, d'un brun foncé tirant sur le noir, encadrait un visage ovale d'un contour exquis; ses traits délicats et charmants dénotaient dans chaque ligne une origine patricienne et l'affinement d'une noble race.

Si cette splendide créature avait pu soulever ses paupières abaissées dans la mort, on aurait vu de beaux yeux pleins de douceur, aussi noirs et brillants que le fruit du prunellier sauvage. Ses lèvres glacées et blêmes étaient naguère rouges comme les cerises mûres, et sa peau était aussi fine et aussi douce que peut l'être la peau d'une femme délicate et belle.

Ses vêtements semblaient indiquer qu'elle s'était parée en vue de quelque grande fête, avant de devenir la fiancée de la mort.

La robe qui l'enveloppait de ses plis rigides avait probablement coûté un milier de dollars, ou même davantage; les joyaux qu'elle portait autour de son cou d'albâtre valaient plusieurs miliers de dollars et les bagues qu'elle avait aux doigts n'étaient pas de moindre valeur.

— Il y a une chose bien évidente, pensa le détective, qui ne pouvait détacher ses regards de ce spectacle émouvant; c'est que la personne, quelle qu'elle soit, qui a pris le soin d'arranger cette terrible scène, a plus songé à la perfection des détails de son tableau qu'à la valeur des bijoux et des diamants de la victime.

Mais ce n'était aucune de ces choses, maintenant minutieusement décrites, qui avait motivé le mouvement de recul instinctif de Nick Carter, lorsque, ayant rejeté le drap qui le recouvrait, il regarda le cadavre de la belle jeune femme étendu sur le lit.

S'il avait des doutes sur la manière dont les quatre autres occupants de cette chambre avaient trouvé la mort, il ne pouvait en avoir en ce qui concernait la personne qu'il examinait.

Du sein de la jeune femme, juste au-dessus du cœur, émergeait le manche, ciselé et orné de pierreries, d'un poignard espagnol. Si la longueur de ce manche pouvait donner une idée de celle de la lame, l'arme meurtrière avait dû, quand elle avait été enfoncée jusqu'à la garde, clouer la malheureuse victime sur le lit où elle était étendue, si belle dans le calme majestueux de la mort.

Chose étrange, on n'apercevait nulle part aucune trace de sang.

De même que les autres cadavres, le corps de cette jeune femme avait été embaumé avec un art merveilleux.

Il était dans un état de conservation si parfaite, qu'on aurait juré que la vie ne l'avait pas abandonné.

Mais, nulle part, — là ni ailleurs — rien, absolument rien qui pût suggérer une piste à suivre; pas une indication, quelque faible qu'elle fût, qui pût aider à identifier les cinq cadavres de ce wagon lugubrement mystérieux.

Nick, désappointé, se détourna de ce spectacle tragique et s'éloigna du lit, après avoir remis à sa place le drap qui recouvrait le corps.

Pendant quelques instants il resta plongé dans ses réflexions, examinant avec la plus minutieuse attention les différents objets qu'il avait recueillis et que nous avons déjà signalés, — épingles à cheveux et autres bagatelles sans valeur.

Quand il les eut bien examinée et palpées, il secoua la tête, puis il les remit soigneusement aux endroits où il les avait trouvées.

Procédant avec lenteur et méthode, il tourna son attention vers les lampes posées sur les consoles. Il les prit l'une après l'autre, les observa longuement; il en retira soigneusement les verres, fit monter et descendre les mèches, examina avec un soin scrupuleux les endroits situés au-dessus des lampes dans le plafond du wagon, ainsi que les parois voisines, sans oublier le parquet immédiatement en dessous.

Les chaises, le grand tapis luxueux, les tapis plus petits, carpettes et descentes de lit, furent également l'objet d'un examen attentif; dans lequel le fameux détective s'aida de la forte loupe qu'il emportait toujours avec lui.

Il ouvrit ensuite les lits pliants, à l'inspection desquels il n'accorda que quelques minutes. Il les referma et les laissa comme il les avait trouvés.

Après cela, armé de son verre grossissant, il parcourut lentement et attentivement les parois du wagon, dont il fit ainsi le tour, appliquant sa loupe avec un soin scrupuleux sur chaque point, chaque place où une main aurait pu se poser par hasard et laissé des traces de son contact.

Il fit, en un mot, tout ce que son expérience de fin limier de police pouvait lui suggérer.

Quand ses recherches minutieuses furent terminées, il se tourna vers Jeremy Stone, qui, peu rassuré, se tenait toujours sur le seuil de la porte ouverte à l'autre bout de wagon.

Puis il se mit en devoir de détacher les ampoules électriques des endroits où il les avait placées. Il se hâta de les passer à son compagnon pour les enlever du wagon. Enfin, avec un soupir de désappointement, il se dirigea vers la porte qu'il franchit et ferma derrière lui.

Mais comme pour descendre sur le plancher de l'établissement de Jeremy Stone, il posait le pied sur la chaise qui leur avait servi à monter dans la voiture, il aperçut, debout derrière le directeur du musée, cinq individus de mine farouche, qui, menaçants et silencieux, braquaient cinq revolvers sur sa poitrine.

Le second docteur Quartz.

— Mains en l'air! commanda l'un des hommes d'un ton tranquille.

Jeremy Stone, qui n'avait pas la moindre idée de ce voisinage dangereux, n'en fut averti qu'en entendant ces mots impérieux prononcés derrière lui. Il tressaillit et fit un saut comme s'il avait déjà reçu une balle dans le corps.

Mais avant qu'il eût eu le temps de se retourner pour faire face à ses adversaires ou s'enfuir, la même voix tranquille ajouta:

— Si vous vous retournez, Mr. Stone, prenez-y garde, je vous préviens que je n'hésiterai pas à vous tuer sur place comme un lapin.

Cependant Nick Carter, bien que pris au dépourvu, n'était pas de ceux qui se résignent volontiers à mettre « les mains en l'air » et à se rendre à merci sans essayer de lutter, la partie fût-elle si mal engagée qu'il eût toutes les chances contre lui, comme en cette circonstance vraiment périlleuse.

D'un coup d'œil rapide, il envisagea la situation presque désespérée dans laquelle il se trouvait, et d'un geste brusque, il parut se conformer à l'injonction reçue. Il leva donc les bras; mais ce mouvement eut pour résultat prévu de faire tomber entre ses mains, qui les saisirent au passage, les crosses de deux revolvers de petit calibre, mais dangereux et meurtriers, que le détective ne manquait jamais d'ajuster dans ses manches chaque fois qu'il s'embarquait dans une expédition où il présumait qu'il pourrait de sérieux périls.

Il eût été surprenant qu'il eût eu la moindre hésitation à en faire usage, en ce moment que sa vie était si directement menacée.

Il n'hésita pas, en effet, et les mots adressés à Jeremy Stone étaient à peine prononcés que ses deux petits pistolets à tir automatique remplirent l'air du crépitement continu d'un véritable feu de mousqueterie.

Nick Carter avait la réputation, justifiée en mainte occasion, d'être un tireur qui ne manquait jamais son but. Il pouvait donc quand il le jugeait à propos, faire servir cette adresse merveilleuse à défendre sa vie en danger, sans pour cela semer la mort autour de lui.

Il savait blesser ses adversaires sans les tuer. Et l'on ne s'en étonnera pas quand on se rappellera qu'il était d'une telle force qu'avec les balles de ces petits revolvers joujoux, il enfonçait des têtes de clous à trente pas, et avec une telle rapidité qu'on avait juste le temps de compter les coups.

L'homme qui lui avait donné l'ordre de lever les mains en l'air fut le premier objet de sa sollicitude. A tout seigneur tout honneur!

La balle dont il le salua lui effleura la tempe de telle sorte que l'audacieux intrus tourna sur lui-même comme s'il avait reçu un violent coup de massue, et s'étala sur le parquet, où il resta, masse inerte.

Ses compagnons avaient évidemment compté sur la terreur que devaient inspirer cinq pistolets braqués sur un seul adversaire. Sous l'empire de cette trompeuse conviction, ils n'étaient pas le moins du monde préparés à se servir de leurs armes.

En tout cas, aucun de ces gredins ne tira.

Il est vrai que trois d'entre eux étaient par terre avant d'avoir eu l'occasion de le faire; deux avec une éraflure à la tempe qui les avait étourdis et fait tomber comme leur chef, le troisième, avec l'épaule traversée d'une balle.

Les deux derniers s'étaient retournés pour prendre la fuite, mais des balles tirées sur leurs jambes, avant qu'ils eussent pu faire une demi-douzaine de pas, les avaient promptement arrêtés et couchés sur le plancher.

Pendant cette mêlée, qui ne dura pas plus de trois à quatre secondes, il n'y eut donc aucun coup de feu de tiré, si ce n'est par Nick Carter lui-même.

Et le fameux détective n'avait pas bougé d'une semelle, pendant qu'il se livrait à cet exercice avec autant de sang-froid que devant un carton dans une salle de tir.

— Le premier d'entre vous qui essaie de lever son arme et d'en faire usage, je m'engage à lui trouer la cervelle, prononça-t-il d'une voix tranquille.

— Maintenant, ami Jerry, ajouta-t-il en s'adressant à son compagnon, à peine revenu de sa stupeur, pendant que j'ai l'œil sur ces gredins et que j'assure leur obéissance à mes ordres, vous allez, de votre côté, passer auprès de chacun d'eux et les débarrasser de leurs armes, pour leur éviter jusqu'à la tentation d'en faire usage contre nous.

Un brigand, célèbre détrousseur de voyageurs dans les trains du chemin de fer du Missouri, qu'il arrêtait en cours de route, disait un jour à celui qui écrit ces mémoires, qu'il pouvait, à n'importe quel moment, venir facilement à bout d'une demi-douzaine d'hommes inexpérimentés lui faisant face, pistolets et fusils au poing. Il expliqua, et il n'y avait aucune raison de mettre en doute son assertion, qu'il tirait avec tant de promptitude et de détermination que toutes ses balles, sans exception, avaient atteint leur but avant que ses adversaires eussent le temps ou la présence d'esprit de presser la détente de leurs propres armes. Et il ajoutait:

— On peut dire, qu'en général le bourgeois a plus peur du mal qu'il peut se faire avec son fusil que de celui dont le menace l'arme dirigée contre lui.

Si cela était vrai pour un bandit du Missouri, on peut facilement et sans crainte d'erreur se faire une idée du dégât et du désordre que Nick Carter pouvait produire à son gré, avec ces terribles petits instruments de mort, qu'il portait dissimulés dans les manches de son vêtement, surtout si l'on tient compte de l'infaillibilité de son coup d'œil et de son tir.

Dans le cas présent, à peine Nick Carter s'était-il trouvé en présence de ces cinq adversaires inconnus, qu'ils avaient tous été presque simultanément abattus sur le plancher comme une file de capucins de carte, et mis dans l'impossibilité de lui nuire.

Jeremy Stone obéit, sans tarder, aux ordres que lui donnait le détective; il alla chercher des cordes solides avec lesquelles on attacha les bras et les jambes des cinq bandits, réduits à l'impuissance.

Nick et le directeur du musée les transportèrent dans le bureau réservé à ce dernier, et là leurs blessures reçurent les soins immédiats qu'elles réclamaient. Un pansement sommaire suffit, toutefois, car aucun d'eux n'était sérieusement blessé.

— Veine! s'écria Jeremy, en jetant un coup d'œil triomphant sur les hommes garrottés, pendant qu'il se frottait les mains dans la joyeuse anticipation de la réclame formidable qu'il saurait, avec son audace ordinaire, tirer des évènements de cette nuit terrible.

— Je vais faire des affaires d'or pendant le reste de la saison, pour peu que je sache mettre à profit les incidents qui se sont déroulés cette nuit dans mon établissement.

— Sans doute, je m'en rapporte à vous pour battre la grosse caisse, répondit Nick avec un sourire moqueur.

Puis il se tourna vers les individus qu'il avait vaincus d'une façon si étrange.

— Vous êtes arrivés ici, camarades, juste au moment où je désirais le plus votre présence, leur dit-il d'un ton glacial. Je comptais sur vous beaucoup plus tôt; aussi, après vous avoir vainement attendus jusqu'à trois heures, j'ai perdu patience et je me suis

dit que je prendrais les devants et commencerais sans vous. D'ailleurs je crois que, tout bien considéré, personne de vous ne peut m'être bon à grand'chose; qu'en dites-vous?

Le chef, qui s'était peu à peu remis du choc que le coup de pistolet de Nick Carter lui avait causé en frôlant un côté de sa tête, et à qui le détective s'adressait plus particulièrement, fronça les sourcils d'un air farouche, mais ne répondit pas.

— Quel dommage, vraiment, poursuivit Nick, que vous ne soyez tous que de vulgaires comparses, de simples instruments; qu'il n'y ait pas une tête ici!

Quant à vous, camarade, il faudra bien que vous parliez. Si vous vous y refusez maintenant, comme vous y semblez disposé, ce sera pour plus tard, n'en doutez pas. Vous pourriez vous éviter cependant bien des ennuis pour l'avenir, si vous parliez maintenant. Ainsi, par exemple, je ne vous cacherai pas que je ne tiens pas beaucoup à vous garder, ni les uns ni les autres. Vous êtes en ce moment plutôt un embarras pour moi qu'un avantage. Comprenez-vous bien ce que je vous dis là?

— J'ai entendu parfaitement tout ce que vous avez dit, grommela l'homme d'un ton hargneux.

— Eh bien donc, si vous parlez maintenant, si vous dites, sans rien omettre, tout ce que vous savez de cette affaire, je ne serais pas étonné si je vous laissais libre d'aller vous faire pendre ailleurs, pour concentrer mes efforts dans la recherche d'une autre personne, plutôt que de m'embarrasser de vos individus en vous emmenant en prison. Comprenez-vous bien ce que je vous dis là?

— J'ai entendu ce que vous avez dit, répondit l'homme d'un ton plus conciliant.

— Bon! vous devenez plus raisonnable, à ce qu'il me semble, n'est-ce pas? Voyons, savez-vous ce qu'il y a à l'intérieur de ce wagon?

— Seulement ce que j'ai pu entrevoir et je dois dire que ce n'est pas grand'chose, répondit le gredin.

— Eh bien, qu'avez-vous vu? demanda Nick, en scrutant l'expression de son visage pour savoir s'il disait la vérité et jusqu'où il était renseigné.

— Un tas de figures de cire.

—C'est exact. Mais, voyons, quelles choses vous attendiez-vous à trouver là-dedans? Vous en aviez bien quelque idée; on avait dû vous en dire un mot?

— Je ne m'attendais pas à y trouver quoi que ce soit, par la raison que je ne prévoyais pas que je regarderais dedans. Je n'avais pas l'idée que je verrais en aucune manière l'intérieur du wagon; ça c'est sûr.

— Oh! vous ne vous y attendiez pas, hein?

— Mais non.

— Qu'est-ce que vous comptiez donc faire? Je voudrais bien le savoir, demanda Nick intéressé.

— Faire flamber toute la diablesse de machine.

— Quoi! Faire sauter le wagon? s'écria le détective, en poursuivant son interrogation.

— Pour sûr, et le manège, et le tir, et le jeu de massacre, et tout le bataclan d'un coup! dit-il dans le pire des argots en usage parmi les malfaiteurs.

— Je suis certain, distingué gentleman, que vous savez parler un anglais correct, quand vous avez à le faire. Vous ferez aussi bien de vous figurer que c'est le cas. Je vous comprendrai mieux. Qui vous a envoyé ici, pour accomplir cette besogne où vous ne comptiez sûrement pas me rencontrer?

— Un type avec de gros yeux à fleur de tête. Il nous a donné à chacun cent dollars pour venir, et il a promis de nous donner encore à chacun un billet de cent dollars, si nous revenions après avoir fait sauter en l'air toute la baraque.

— Quelle matière deviez-vous mettre sous le wagon pour le faire sauter? De la dynamite ou quelque chose dans ce genre, n'est-ce pas?

— Oui, c'est bien cela, de la dynamite. Il y en a un tas là-bas, tout prêt à servir. J'aurais pu la faire partir au moins une douzaine de fois, pendant que vous étiez dans le wagon; seulement je ne l'ai pas fait, car je ne suis pas un assassin, ce n'est pas dans mes cordes; et vous tuer, n'était pas dans la besogne que j'avais accepté de faire.

Alors comme vous n'étiez que deux hommes, je me suis dit que je pourrais vous tenir en respect, vous éloigner du danger, et puis faire la besogne.

— Je vois, je vois, répondit Nick. Je vous suis vraiment bien reconnaissant de ces bons sentiments. Moi, je crois que vous vous êtes dit que si vous faisiez sauter le wagon comme vous vous étiez engagé à le faire, sans tuer quelqu'un, vous auriez beaucoup plus de chances d'échapper au châtiment que si vous commettiez deux assassinats; hein, n'est-ce pas cela?

— Prenez la chose comme ça, si ça vous fait plaisir; ça m'est parfaitement égal, ça ne peut pas me faire le moindre mal, dit le gredin d'un ton maussade.

— Où deviez-vous retrouver le type aux gros yeux à fleur de tête, qui s'était engagé à vous remettre le reste de l'argent, quand la besogne serait terminée? demanda le détective, croyant enfin trouver une piste à suivre dans cette ténébreuse affaire.

— Dans la salle d'attente réservée aux dames, là-bas, à Union Station.

— Deviez-vous vous y rendre tous les cinq en groupe? demanda Nick.

— Non, je devais y aller seul; c'était convenu ainsi par prudence.

— A quelle heure?

— A six heures du matin. Mais, dites donc, cela ne vous sert à rien de me faire toutes ces questions-là, car l'individu ne sera pas au rendez-vous donné. Il saura s'il y a eu une explosion dans l'établissement de Jeremy Stone, et s'il n'a rien entendu de semblable, vous pouvez compter qu'il se tiendra prudemment sur ses gardes et ne risquera pas de se faire coffrer.

— Où demeurez-vous? demanda Nick.

— Ici, à Kansas City. J'ai un dossier judiciaire. Si vous désirez avoir sur moi tous les renseignements possibles, vous n'avez qu'à vous adresser aux bureaux de l'administration de la police. Vous voyez bien, je suis franc aussi à ma manière. Je compte sur votre parole que vous me laisserez peut-être aller, sans me causer de désagrément. Je vous avoue que je n'en serais pas fâché. Je suis un voleur, comme le sont les grinches qui m'accompagnent. Quelques-uns sont recherchés par la police, les autres ne le sont pas. Pour moi, malheureusement, je suis sous le coup d'un mandat d'amener. On peut me mettre la main au collet à tout moment, dit le gueux en jetant à Nick un regard furtif.

— L'homme qui vous a envoyé ici vous a-t-il dit ce qu'il y avait dans le wagon? redemanda le détective qui voulait épuiser le sujet.

— Pas un mot, absolument rien.

— Voulez-vous vous engager à sortir de cette ville, sans délai, et promettre de ne pas y remettre les pieds avant un an au moins, si je me décide à vous laisser partir? lui demanda Nick Carter.

— Certainement.

— Très bien! Il y a deux de vos compagnons qui peuvent marcher, les deux autres boitent un peu, mais, aidés de leurs camarades, ils pourront s'en aller tout de même. Voulez-vous leur dire de filer maintenant, et au plus vite. Quant à vous, vous resterez encore avec moi.

— Vous n'allez donc pas me laisser aller, comme les autres? protesta le pauvre diable.

— Si, je vous laisserai aller en liberté, mais quand vous m'aurez désigné l'homme qui vous a envoyé ici. Vous pouvez faire cela pour moi et il faut que vous le fassiez, bon gré, mal gré.

— Très bien, j'aurai le courage et la bonne foi d'exécuter ma promesse; mais après cela, vous pouvez parier à coup sûr, que c'est fini pour moi, ici; je n'y reviendrai pas dans un an... ni dans dix!...

Je suis prêt à courir les risques d'être pincé par tous les sergots en uniforme ou non, entre les deux océans; je suis de taille à leur en remontrer; mais le Dr. Quartz, c'est une autre paire de manches; c'est un gaillard que je ne me soucie pas d'avoir pour ennemi, surtout s'il croit avoir à se venger de moi.

— Qui cela? demanda Nick.

— Le Dr. Quartz. C'est son nom.

— Bigre! dit Jeremy Stone, en se frottant les mains plus vigoureusement que jamais.

— Est-ce le nom de l'individu qui vous a envoyé ici pour dynamiter le wagon? demanda Nick, plus intéressé qu'il ne voulait le paraître.

— Non; mais c'est le nom de l'homme qui nous a dépêché comme intermédiaire le type aux gros yeux à fleur de tête; si ce n'est pas vrai c'est que je suis un imbécile. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première affaire dans laquelle j'ai été engagé pour son compte.

— Le Dr. Quartz, dites-vous? Un second Dr. Quartz alors? demanda le détective.

— C'est comme cela qu'il s'appelle, répondit l'homme d'un ton bourru. Il s'appelle Dr. Quartz № 2.

— Hum! Savez-vous où demeure ce Dr. Quartz? Demeure-t-il ici à Kansas City?

— Oui.

— Savez-vous où?

— Pour sûr.

— Bien! Vous allez m'y conduire, lui dit Nick, se préparant à partir.

— Pas moi, par exemple! Pour cela non! Je veux bien vous montrer où est située la maison, mais j'aimerais mieux, voyez-vous, être mis en chemin de fer, tout de suite, pour être fourré en prison pendant dix ans, que de vous conduire dans sa maison. Vous m'entendez bien? dit le gredin dont le visage exprimait un effroi non simulé.

C'est bien le même homme.

Quand l'homme eut fini de répondre au véritable interrogatoire que Nick Carter lui avait fait subir, ce dernier eut l'intime conviction que l'individu lui avait dit, sans rien lui cacher, tout ce qu'il savait relativement au wagon mystérieux et aux personnes qui l'avaient chargé de faire sauter la voiture avec tout ce qu'elle contenait.

Son histoire pouvait se résumer ainsi. Une personne qu'il désignait sous le nom de l'homme aux gros yeux à fleur de tête, s'était mis en relations avec lui, et lui avait offert une somme déterminée, à condition qu'il recruterait une bande de vauriens de son espèce, en compagnie desquels il pénétrerait, par effraction ou autrement, dans le musée et ferait sauter à

la dynamite le wagon désigné, de façon à le détruire complètement.

Il avait consenti à accomplir cette besogne, et s'était mis à la recherche de compagnons pour l'aider dans cette affaire. Il n'avait pas eu de peine à en trouver dans les bouges et les mauvais lieux de la ville.

Profitant de la solitude et des ténèbres de la nuit, les cinq compères étaient arrivés à la porte du musée un peu avant trois heures. Ils écoutèrent attentivement et se convainquirent qu'il y avait du monde à l'intérieur de l'établissement. Vers quatre heures, n'entendant plus de bruit, ils se risquèrent à entrer.

Cambrioleurs expérimentés, ils n'éprouvèrent aucune difficulté à pénétrer dans le bâtiment.

Nick Carter était déjà depuis longtemps à l'intérieur du wagon, absorbé par ses recherches et plongé dans ses méditations. Jeremy Stone, de son côté, était si attentif à observer les mouvements du fameux détective dans l'exercice de ses délicates fonctions, qu'ils ne soupçonnèrent ni l'un ni l'autre la présence des malfaiteurs.

Elle ne leur avait été révélée que lorsque Nick Carter les avait aperçus braquant sur lui leurs revolvers, au moment où il sautait du wagon sur la chaise qui servait de marchepied.

La conséquence immédiate du récit et des explications du chef des cambrioleurs fut que les quatre autres furent débarrassés de leur liens et remis en liberté, comme Nick Carter en avait manifesté l'intention. Alors, le détective se tourna vers Jeremy Stone et lui dit:

— Jerry, je vais vous dire maintenant ce que j'ai découvert dans ce wagon. Je pourrais vous raconter la chose sous forme de conte ou d'allégorie, pour la rendre plus agréable à écouter et plus facile à comprendre; mais je sais, ami Jerry, que vous êtes très capable de suivre mes raisonnements, et l'histoire est assez étrange en elle-même pour n'avoir pas besoin d'être embellie. Le gros Jim Gleason, ici présent, cambrioleur de profession et malfaiteur en général, pourra l'écouter avec vous, car je ne doute pas qu'elle ne l'intéresse aussi.

Il pourra l'écouter si ça lui fait plaisir, car elle lui montrera que l'entreprise dont il s'était chargé était beaucoup plus importante et dangereuse qu'il ne le soupçonnait. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que je puisse avoir besoin un peu plus tard des services du gros Jim; je crois même qu'il pourra m'être d'une grande utilité.

— C'est bien possible, dit Jeremy, en guise de commentaire, et pour entretenir la conversation.

— Le nom du Dr. Quartz, qui vient d'être prononcé, m'a fourni l'anneau qui manquait à la chaîne des preuves indirectes que j'ai recueillies à l'intérieur du wagon. Le récit de cette mystérieuse affaire peut se résumer ainsi:

La personne, qui a disposé ce wagon de si étrange façon, a froidement commis cinq meurtres, afin d'accomplir des desseins prémédités de longue main. Elle a agi, je n'en ai pas le moindre doute, avec autant de sang-froid que si elle avait préparé des figures de cire dans la même intention. Et elle aurait pu, si je ne me trompe, s'en contenter, et atteindre son but tout aussi complètement.

L'auteur de cette mise en scène, quel qu'il soit, avait la pensée que ce wagon serait finalement ouvert en présence des autorités de cette ville, comme il le sera en effet, ce matin à dix heures.

Il avait prévu que le wagon resterait à la place qui lui serait assignée dans la gare de marchandises assez longtemps pour devenir l'objet des commentaires et de la curiosité de toute la ville. C'est ce qui est arrivé.

Il avait également prévu que le dit wagon serait mis en vente aux enchères publiques, ou du moins qu'il serait acquis, d'une manière ou d'une autre, par quelqu'un qui le remettrait, ainsi que son contenu, entre les mains des autorités.

Il avait prévu, en outre, — si ma méthode de raisonner est correcte, et elle m'a rarement trompé — que ce serait un sûr moyen de frapper de terreur certaines personnes qu'il voulait atteindre indirectement. De ce qui précède, nous pouvons conclure qu'il y a dans cette ville de Kansas d'autres personnes qui prennent un intérêt aussi vif et aussi puissant à ce wagon et à ce qu'il renferme que celui-là même qui l'a machiné.

Je crois que l'intérieur de ce wagon, avec tous ses accessoires et les cadavres qui s'y trouvent, ne sont qu'une répétition — je dirais plutôt une reproduction aussi exacte que possible — d'une tragédie qui a été jouée déjà.

Je veux dire qu'à une époque plus ou moins éloignée, les quatre personnes dont les cadavres sont groupés autour de la petite table ronde, en train, selon toute apparence de faire une partie de cartes, ont assassiné une jeune fille ressemblant à celle dont nous avons vu le corps étendu sur le lit et recouvert d'un drap blanc.

Ces misérables, après lui avoir plongé un poignard dans le cœur jusqu'à la garde, pendant qu'inconsciente, sous l'action de quelque drogue soporifique, elle était couchée sur le lit, s'étaient assis tranquillement autour de la table pour boire et jouer au cartes en présence du cadavre de leur victime.

La chambre dans laquelle le crime fut commis ne différait pas sans doute de celle que figure l'intérieur du wagon, bien qu'elle dût être évidemment de dimensions plus considérables.

L'homme qui a construit, ou fait construire, ce wagon, et qui en a agencé l'intérieur, a connu, sans doute, ou tout au moins deviné, quelque chose des scènes qui ont accompagné la mort de la jeune fille, et il s'est efforcé de reproduire, aussi exactement et aussi minutieusement que possible, chaque détail de cette émouvante tragédie.

Vous m'objecterez peut-être que c'est une conclusion bien téméraire et hasardée, mais l'étude minutieuse que j'ai faite de l'intérieur du wagon me la suggère invinciblement. Ce qui m'a confirmé dans cette opinion et en a fait une conviction, c'est ce que j'ai appris de la bouche du gros Jim, tout à l'heure, à savoir qu'il y a un personnage plus important qui se cache derrière celui qui lui a donné de l'argent pour faire sauter le wagon, et que ce personnage doit être le Dr. Quartz, deuxième du nom. Après cela, je ne doute plus de la solidité de mon raisonnement; je suis certain de ne pas me tromper dans mes déductions, car c'est exactement l'espèce de chose que le Dr. Quartz, en personne, aurait pris plaisir à exécuter. Je reconnais là ses procédés habituels et sa manière d'opérer.

Tout m'indique qu'on ne s'est pas servi du wagon depuis le moment où il a été meublé, installé et peuplé comme nous l'avons trouvé.

On avait posé les cachets de cire sur la porte visible avant de l'expédier, et je suis absolument certain que depuis ce moment, on n'y est pas entré, et qu'on ne l'a pas ouvert. Il n'y a rien eu de changé depuis l'instant de l'expédition jusqu'à celui où j'y ai pénétré, il y a quelques heures seulement, par la porte secrète pratiquée à l'un des bouts.

Les épingles à cheveux et autres objets insignifiants que j'ai ramassés sur le plancher, y avaient été jetés exprès pour donner à cette mise en scène un air de réalité plus parfaite.

Les lampes posées sur des consoles le long des parois de la voiture n'ont été allumées qu'une fois; les mèches en avaient été montées très haut afin de les faire fumer et de leur donner l'aspect d'un long usage.

Les marques de doigts sur la peluche de soie, près de la porte, y ont été laissées par l'homme qui a arrangé l'intérieur du wagon et non par aucune des personnes qui l'occupaient. Les doigts d'aucune de ces personnes ne pourraient avoir laissé des marques semblables; il suffit de les examiner d'un peu près pour s'en convaincre.

Les bijoux, les diamants et toutes les autres choses de grande valeur apparente ne sont que de bonnes imitations, destinées à augmenter l'effet produit par le reste.

Ainsi, quelque part, à un moment donné, deux hommes et deux femmes — peut-être les deux hommes et les deux femmes de la voiture, mais je n'en suis pas certain — ont assassiné froidement une jeune fille dans des circonstances à peu près identiques à celles qui sont représentées dans cette voiture. L'homme qui a arrangé et expédié le wagon, connaît ce meurtre dans toutes ses circonstances et tous ses détails.

Les hommes et les femmes qui ont commis cet assassinat, si ce ne sont pas les personnes dont les cadavres sont ici renfermés, — ou, si ce sont elles — d'autres personnes qui doivent, pour des causes encore inconnues, être troublées et effrayées par le scandale de cette découverte... se trouvent en ce moment à Kansas City.

C'était, à mon avis, l'intention bien arrêtée de l'organisateur de ce spectacle, qu'on ne peut raisonnablement pas appeler un tableau vivant, de frapper ces personnes d'une terreur telle qu'il pourrait en profiter pour obtenir des avantages grâce auxquels il serait à même d'accomplir quelque autre projet bien plus important.

Si le véritable Dr. Quartz, que j'ai connu et qui est mort, je n'en saurais douter, était encore de ce monde, je n'hésiterais pas à dire qu'il a dépensé sans compter quelques miliers de dollars de cette manière, dans le but d'en extorquer des centaines de mille, peut-être des millions, à des gens qu'il espérait terroriser par ce moyen.

Il était bien l'homme à choisir et à mettre en œuvre des moyens semblables, d'après une méthode qui lui était propre et que je retrouve ici. Il aurait pris le même soin minutieux du moindre détail; il n'aurait épargné aucune dépense, aucune peine, pour réaliser son plan, une fois qu'il aurait été bien préparé et bien mûri.

Cela vous semble absurde, j'en ai peur. Vous vous figurez que je me laisse aller aux caprices de mon imagination de détective, prête à toutes les suppositions les plus invraisemblables. Détrompez-vous. Si vous aviez connu le Dr. Quartz comme je l'ai connu, vous ne penseriez pas ainsi.

Or le gros Jim nous dit que quelque part ici, dans Kansas City, il y a un second Dr. Quartz. S'il en est ainsi, je peux alors terminer mon histoire, car cet homme qui s'appelle le second Dr. Quartz, ne pourrait prendre ce nom que s'il avait hérité d'une manière ou d'une autre de la science immense du pre-

mier Dr. Quartz, en même temps que de son pouvoir diabolique pour faire le mal.

Je sais qu'il a laissé en mourant, un manuscrit où il avait consigné tous ses secrets. Je sais également que ses manuscrits, ses carnets, le journal qu'il tenait des événements de sa vie, en un mot tout ce qu'il possédait de précieux relatif à la science a été caché en un certain lieu, à l'intention d'une certaine personne; mais, malgré toutes mes recherches, je n'ai jamais pu trouver ces papiers, non plus que la personne à laquelle ils étaient destinés.

Pour conclure cette histoire, telle que je la comprends et que je l'imagine, — en ne l'appuyant sur rien, penseront certainement ceux qui n'ont pas connu cet homme prodigieux et ses méthodes subtiles — je dirai en résumé, qu'il y a deux hommes et deux femmes, — maris et femmes, à en juger par les anneaux de mariage qu'ils ont aux doigts — demeurant actuellement ici, à Kansas City, que le meurtre d'une jeune femme a mis à même de recueillir un héritage considérable. Ils jouissent impunément de cette fortune acquise par un assassinat.

Le Dr. Quartz le sait; comment? je l'ignore; mais en tout cas, il connaît le crime dans ses détails, et il a résolu de s'emparer de cette fortune, ou du moins de la plus grande partie. Il ne s'est pas présenté chez ces héritiers déshonnêtes, peut-être criminels, pour exiger sa part de leur fortune, en les menaçant de les livrer à la justice; il est plus raffiné que cela et a des procédés plus artistiques. Il a préféré le silence éloquent de cette mise en scène, qui lui permet de ne pas paraître dans cette affaire dont il tient tous les fils.

— Mais si tout ce que vous nous racontez là, Nick, ou même une partie seulement, est vrai, dit Jeremy qui avait écouté le récit du détective avec la plus grande attention, pourquoi donc ce Dr. Quartz aurait-il voulu faire sauter à la dynamite un wagon qu'il avait arrangé avec tant de soins et à si grands frais?

— Je comprends votre objection, ami Jerry, répondit Nick lentement. Je ne crois pas que ce soit le Dr. Quartz, dont nous parle le gros Jim, qui a envoyé à celui-ci l'homme avec lequel il a fait marché pour dynamiter le wagon. Je le crois étranger à cet incident.

Je suis plutôt d'avis que l'individu en question a été envoyé sur l'initiative de la femme qui est venue à la gare des marchandises examiner le wagon. Elle avait un intérêt qu'on devine, à le faire sauter, pour faire disparaître les traces du crime si bien représenté à l'intérieur.

Je pense donc que le Dr. Quartz attend simplement chez lui le moment où l'on doit procéder à l'ouverture officielle de la voiture mystérieuse, conformément à la promesse et à l'annonce que vous avez faites, ami Jerry.

Je pense également que les personnes qui seront atteintes par le scandale qui en résultera, ont eu vent de la chose et de ses conséquences probables.

Il est possible que ces personnes ne sachent pas exactement ce que le wagon renferme; mais elles ont appris que le Dr. Quartz, pour une raison ou pour une autre, s'intéressait à cette affaire; et naturellement, elles ont pris peur.

— C'est bien possible, ce que vous dites-là, approuva le directeur du musée, qui, dans la haute opinion qu'il avait de la perspicacité et du flair du fameux détective, ne demandait qu'à être convaincu.

Nick consulta sa montre, et, après un moment de réflexion, se tourna vers le gros Jim:

— Nous allons partir maintenant, fit-il.

— Où allons-nous? lui demanda Jim, un peu inquiet.

— Chez le docteur Quartz. Venez vite.

Il n'était pas loin de sept heures lorsque Nick Carter monta les marches du perron de la maison qu'on lui avait désignée. Il sonna à la porte, pendant que le gros Jim faisait faction au coin de la rue la plus proche.

Quand la porte s'ouvrit, Nick eut peine à réprimer un mouvement et une exclamation de surprise, car l'homme qui se trouvait devant lui ressemblait d'une façon extraordinaire à celui qu'il croyait mort et enterré, et qu'il considérait comme le plus grand criminel de son temps.

C'était bien le même beau visage aux traits vigoureusement accentués, la même forte mâchoire carrée, la même face rasée de près, les mêmes yeux brillants, d'où jaillissait le même regard aigu.

De même que le Dr. Quartz, premier du nom, il avait le front haut et bombé, dénotant une grande intensité intellectuelle; il avait comme lui une carrure massive, la taille peu élevée, mais bien prise et robuste, tous les dehors d'une force redoutable. Le même sourire tranquille de supériorité se jouait sur ses lèvres; ses manières dénotaient la même aisance d'homme bien élevé; — ah! la ressemblance était parfaite.

— Le Dr. Quartz, je pense? demanda Nick Carter d'un air froid.

— C'est bien moi, répondit l'homme qui se tenait sur le seuil de la porte, d'une voix qui causa autant de surprise au fameux détective que les autres ressemblances physiques qu'il avait déjà remarquées. Voulez-vous vous donner la peine d'entrer?

Nick le suivit dans son cabinet sans hésiter. Il refusa de prendre le siège que le docteur lui offrait,

près de son bureau; et, sans autre préambule, il lui dit:

— Docteur, le chef de la police municipale désirerait vous voir ce matin; il m'a chargé de vous en informer sur l'heure.

Le docteur ainsi interpellé fit volte-face du côté de son interlocuteur; mais il se trouva brusquement en face de deux revolvers, dont l'un était braqué sur sa poitrine et l'autre sur son front.

— Vous voyez, dit Nick Carter en souriant, que je vous tiens de toute façon, quel que soit le saut que vous méditiez pour échapper à mes petits joujoux... Alors, suivez mon conseil et n'essayez pas de sauter. Vous ressemblez tellement à votre homonyme, maintenant défunt, que je ne m'attarderai pas à discuter avec vous.

Le docteur leva les épaules et eut un sourire ineffable. Quand il souriait, ce diable d'homme, son visage prenait une expression de beauté extraordinaire. Nick s'étonnait qu'un homme pût dégager un charme d'une si grande puissance de séduction.

— Voilà des procédés quelque peu cavaliers, pour ne pas dire plus, ne le trouvez-vous pas? demanda-t-il d'un air indolent. Qu'est-ce qui est arrivé? De quoi s'agit-il après tout?

— On vient d'ouvrir le wagon remisé dans l'établissement de Jeremy Stone, répondit froidement le détective; et si cela peut vous intéresser de le savoir, je m'appelle Nick Carter.

Conclusion.

— Écartez vos pistolets, Mr. Carter, dit le docteur d'un air tranquille. Vous n'aurez pas l'occasion de vous en servir, je vous l'assure. Vous ne voulez pas?... Eh bien! alors...

Il parla d'un ton calme et posé jusqu'au moment où il y eut un brusque arrêt dans sa phrase et, à cet instant précis, il se baissa et, d'un mouvement prompt comme la foudre, s'élança en avant.

Nick Carter, qui réellement ne pensait pas être obligé de faire usage de ses armes, fut pris au dépourvu. Il en résulta que, l'instant d'après, le détective et le docteur se débattaient furieusement dans une lutte corps à corps, sans que le détective eût eu le temps de tirer un seul coup de pistolet sur son audacieux adversaire.

Maintenant il se trouvait dans l'impossibilité de le faire. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que c'était un combat où la vigueur corporelle devait seule décider de la victoire. Alors il laissa tomber ses pistolets sur le plancher, et étreignit le docteur dans ses bras musculeux et singulièrement robustes d'athlète régulièrement entraîné.

Les deux hommes, lutteurs dignes l'un de l'autre, déployaient toutes les ressources de leur science pour se culbuter et se terrasser; ils se trouvèrent bientôt au milieu de la pièce qui servait de cabinet au docteur.

Un silence intense régnait sur cette scène curieuse. La lutte, pour être muette, n'en était pas moins ardente et acharnée. Après les secousses et les soubresauts du début, ils s'étaient comme implantés dans le parquet, sans arriver à autre chose qu'à neutraliser leurs efforts. Ni l'un ni l'autre ne perdait de terrain, ne cédait un pouce d'avantage à l'autre.

A les voir les dents serrés et presque immobiles dans l'étreinte mutuelle de leurs corps, on les eût pris pour deux antiques statues de lutteurs taillées dans le marbre.

Cinq minutes se passèrent de la sorte. Alors le docteur dit de son air tranquille:

— Voulez-vous faire une trêve d'un instant? Vous n'avez pas besoin de desserrer votre étreinte. Je voudrais simplement vous dire deux mots.

— Soit! qu'avez-vous à me dire?

— Ceci: vous êtes plus fort que je ne le supposais.

— Ah!

— J'ai beaucoup entendu parler de vous. En fait, j'ai de nombreux renseignements sur vous. J'ai engagé cette lutte uniquement pour m'assurer qu'on ne m'avait pas trompé. Si je vous avais terrassé, je vous aurais permis de vous relever, sans essayer de vous faire de mal; après quoi, je me serais rendu avec vous à la convocation du chef de la police. Que désirez-vous encore de moi?

— Vous arrêter sous l'inculpation de cinq meurtres. La trêve est terminée, docteur. Attention, maintenant! je recommence la lutte.

Le détective avait à peine dit ces mots que d'un mouvement rapide, il donna un croc-en-jambe au docteur et le fit choir sur le parquet.

Ils s'abattirent ensemble, Nick sur son adversaire, auquel en un clin d'œil, il ajusta les menottes qu'il emportait toujours avec lui dans ses expéditions contre les malfaiteurs.

— Vous voyez, dit le docteur, sans rien perdre de son merveilleux sang-froid, je n'ai pas fait de résistance cette fois-ci. Je vais vous accompagner, mais vous vous serez donné bien du mal pour rien.

— Vraiment! dit Nick d'un ton ironique.

— Oui. Vous arrêtez la personne qu'il ne faut pas. Vous vous êtes trompé, Mr. Carter.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends faire cette assertion; je la connais.

— Ouvrez la porte derrière vous, Mr. Carter, et là vous trouverez les véritables assassins. Je les ai capturés moi-même pendant la nuit, et j'allais téléphoner pour faire venir une voiture et les conduire au bureau de police, quand vous êtes arrivé.

Nick ouvrit la porte, comme on lui disait de le faire, et presque derrière cette porte, il aperçut, assises sur des chaises, deux femmes étroitement garrottées. Dans l'une d'elles il reconnut aussitôt la femme au visage revêche qu'il avait remarquée dans la cour de la gare des marchandises. Toutes deux semblaient dormir; en réalité, elles avaient perdu connaissance.

L'autre femme causa une violente surprise au détective, car, sauf qu'elle était plus âgée, on eût dit une copie dont la jeune femme étendue sur le lit dans le wagon mystérieux aurait été l'original.

— Il y a un téléphone là-bas, dans le coin, dit le docteur en souriant. Vous pouvez téléphoner d'ici au bureau central de police. Vous voyez que j'y mets de la complaisance.

Puis il haussa les épaules, et s'enferma dans un silence d'où il ne voulut plus sortir, malgré tout ce que Nick Carter put faire et dire pour l'y engager.

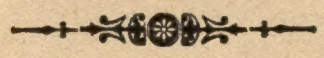
— — — — — — — — — — — —

Au bureau de police, il fut prouvé que les soupçons de Nick relativement aux cadavres enfermés dans le wagon étaient en grande partie justifiés.

Cependant, bien que le Dr. Quartz eût adopté, pour toute défense, un système de mutisme impénétrable, l'affaire n'en resta pas là; lui et les femmes qu'il avait retenues prisonnières furent tous inculpés du meurtre des cinq victimes et déférés aux tribunaux.

Quant au wagon lui-même, on ne fit pas d'autres découvertes importantes que celles connues du lecteur; mais les autorités de Kansas City s'empressèrent de réclamer le concours de Nick Carter pour aller jusqu'au fond de cette mystérieuse affaire. Il le fit avec son habileté et son succès ordinaires, malgré des obstacles et des dangers à confondre l'imagination, comme nos lecteurs le verront dans le prochain fascicule de cette publication.

— FIN. —



Le prochain fascicule (No. 23) contiendra:

L'homme aux nerfs d'acier ou Un docteur aux abois.

A. Eichler, édit., impr., Paris.